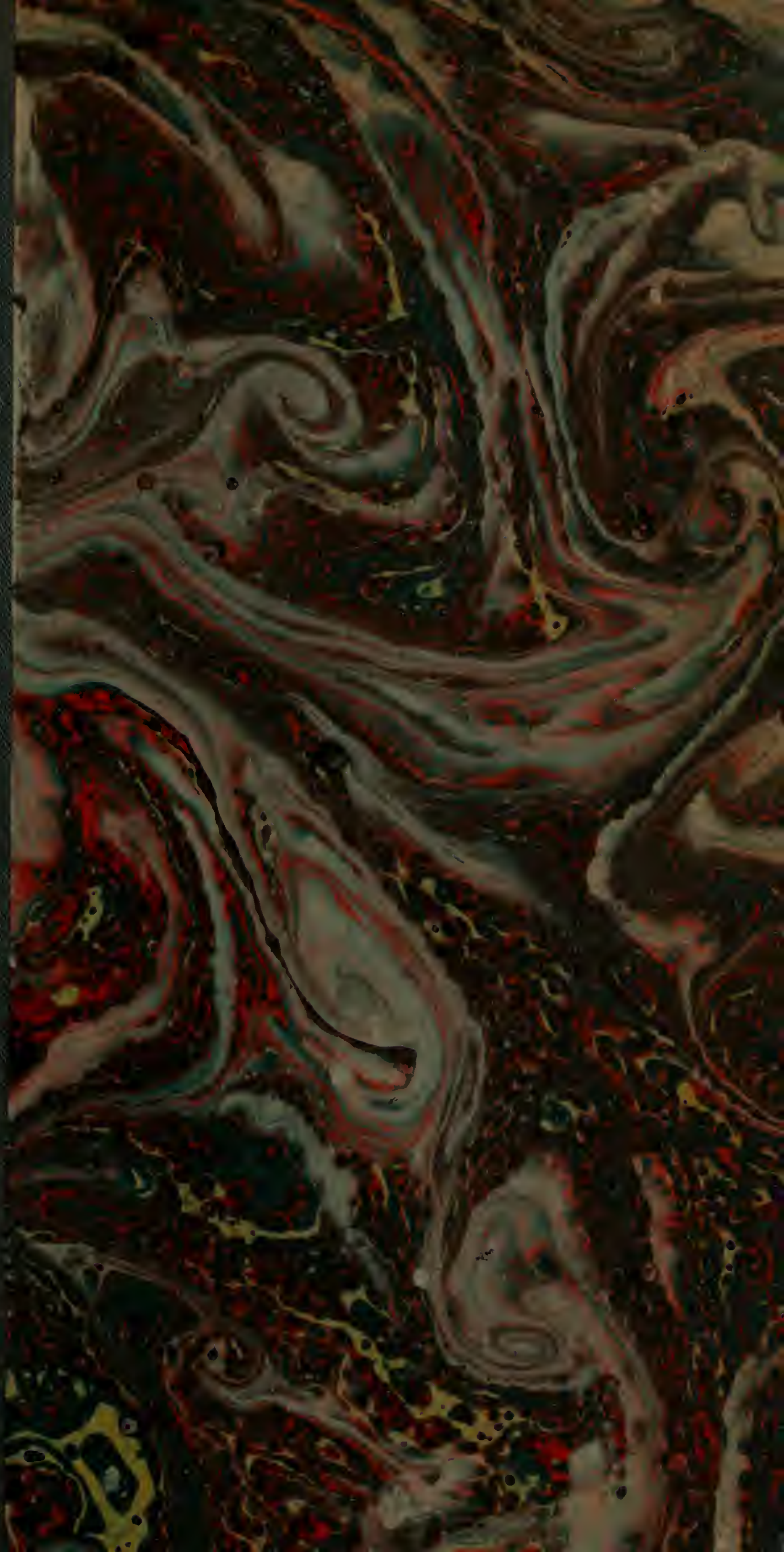


LE JEU

DE

ROBIN ET MARION

DU MÊME AUTEUR :

Origines et Sources du Roman de la Rose. 1 vol. in-8°.. 5 fr.

Les Registres de Nicolas IV. Recueil des bulles de ce pape.

TIRAGE A 500 EXEMPLAIRES

N°

LE JEU

DE

Robin et Marion

PAR

ADAM LE BOSSU

TROUVÈRE ARTÉSIEN DU XIII[e] SIÈCLE

PUBLIÉ PAR

ERNEST LANGLOIS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE



LIBRAIRIE THORIN ET FILS

A. FONTEMOING Successeur

4, RUE LE GOFF, 4

—

1896

PRÉFACE

Ce petit volume est une œuvre de vulgarisation. En France, en dehors des spécialistes, des gens du métier, pourrait-on dire, — et ils sont rares — on ne s'intéresse guère à la littérature ni à la langue de nos aïeux. La faute en est certainement aux lacunes et à la routine de notre enseignement universitaire ; elle est aussi aux savants qui, en général, ne travaillent que pour un cercle étroit de lecteurs initiés et ne se préoccupent pas de faire apprécier « au grand public » les curiosités qu'ils ont trouvées dans nos vieux auteurs. Avec la présente publication je me suis proposé de faciliter à tout lecteur l'intelligence d'une petite pastorale en dialecte artésien du XIIIe siècle. Pour cela, j'ai fait précéder le texte d'une courte notice sur l'auteur, sur ses œuvres en général, et plus spécialement sur celle qui

est publiée ici. J'y ai joint une traduction à peu près littérale et des notes explicatives.

Le texte du poème a été établi suivant la plus rigoureuse méthode de la critique moderne et avec tout le soin qu'on y aurait apporté dans une édition savante. J'ai classé les manuscrits [1]; j'ai étudié la forme et l'orthographe des mots

1. Les trois manuscrits connus ont été reproduits paléographiquement par M. A. Rambeau : *Die dem Trouvere Adam de la Hale zugeschriebenen Dramen* (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie, LVIII,* Marbourg, in-8°, 1886). Dans une publication de cette nature, les moindres négligences sont des fautes. Lorsque celles de M. Rambeau portent sur le manuscrit *P,* qui a été reproduit par tous les éditeurs, elles sont sans conséquence. Il n'en est pas de même pour les autres manuscrits moins connus. En collationnant le texte de M. Rambeau avec le manuscrit *Pa,* j'ai relevé quelques erreurs. Ainsi M. Rambeau n'a pas compris le système de ponctuation du scribe et n'a pas reproduit des points d'interrogation ou d'exclamation nécessaires à l'intelligence du texte. Il a lu, vers 62 (numérotation de son livre), *a p. u.* au lieu de *ci p. u.;* v. 82, *aucun* au lieu de *autrui ;* v. 129, *camps* au lieu de *tamps;* v. 582, *maim* au lieu de *naim*, etc. Il a omis, v. 193, *bien* entre *moult* et *a;* v. 845, *ce* entre *Est* et *bien,* etc. Il n'a pas toujours coupé les mots comme dans le manuscrit. Il aurait dû dire que le scribe, avant de transcrire le Jeu, venait de copier les 22,000 vers du *Roman de la Rose*, et que, influencé par le dialecte de ce poème et par celui du manuscrit qu'il avait sous les yeux, il avait peu à peu, mais très sensiblement, modifié son orthographe.

dans les documents artésiens contemporains du trouvère, mais je me suis dispensé de faire l'exposé de ces minutieuses recherches et de justifier les conclusions auxquelles je me suis arrêté.

Ce n'est pas la première fois que le *Jeu de Robin et Marion* est publié ; j'en connais six éditions, sans compter celle de M. Rambeau [1]. La meilleure, la seule bonne, est celle de K. Bartsch. La mienne diffère encore de celle-ci en ce que j'ai méthodiquement comparé les trois manuscrits; en ce que je me suis efforcé de reconstituer le dialecte artésien de la pièce; enfin, par la suppression d'une centaine de vers interpolés, dès le XIIIe siècle, dans la version qu'ont reproduite jusqu'ici tous les éditeurs [2].

Pour les mélodies, j'ai pensé qu'il serait superflu d'en republier la notation ancienne, que les amateurs trouveront dans l'édition de

1. J'ai donné la liste de ces éditions dans la *Romania*, XXIV, p. 437-446. Un jeune philologue allemand, M. Rudolf Berger, m'annonce qu'il est occupé « depuis plusieurs ans d'une édition critique des œuvres complètes de ce poète d'Arras aussi au difficile rapport de son langage original, pour lequel il doit exploiter un grand nombre de chartes françaises locales d'Arras ».

2. J'ai exposé dans la *Romania* les raisons pour lesquelles je considère ces vers comme interpolés.

Coussemaker; je me suis contenté d'en donner la transcription en notes modernes d'après cette édition, sauf quelques corrections, et addition de quatre vers.

INTRODUCTION

Il y a six siècles passés que le *Jeu de Robin et Marion* est écrit, de sorte que pour l'apprécier à sa juste valeur, il est équitable de le comparer, non pas aux pièces du même genre que nous avons l'habitude d'applaudir sur les différentes scènes du théâtre moderne, mais à ce qu'on peut attendre d'un auteur mort depuis plus de six cents ans. Il importe aussi de se souvenir que c'est, non seulement le plus ancien type connu d'un genre, qui devait être appelé plus tard à de brillantes destinées, mais encore le premier essai dans ce genre. Et à ce titre il mérite toute l'attention de ceux qui s'intéressent aux origines des choses et toute la considération qu'on doit aux efforts des novateurs. Enfin, cette petite pièce se recommande par un autre mérite : elle est une peinture fidèle, minutieuse même, de caractères et de mœurs champêtres

du XIII[e] siècle. Cette peinture est le sujet réel du poème. Le souci de l'exactitude s'y manifeste d'un bout à l'autre, on pourrait dire, sans exagération, à chaque vers, et rend compte de certains détails qui autrement paraîtraient hors de propos. L'auteur a poussé sur ce point le scrupule jusqu'à ne faire chanter à ses personnages, bien que lui-même fût un musicien très goûté, que des refrains populaires. La preuve indiscutable que ces refrains n'ont pas été composés pour le *Jeu de Robin et Marion* ressort de l'effort visible que le poète a souvent dû faire pour les y enchâsser, de la présence de quelques-uns dans des compositions antérieures au drame, parfois même de rimes étrangères au dialecte picard.

L'auteur est un trouvère artésien, que dans son pays on appelait ADAM LE BOSSU [1], qui avait pris à l'étranger le nom d'ADAM d'ARRAS, et qui est aujourd'hui plus généralement connu sous celui d'ADAM DE LA HALLE.

Tout ce qu'on sait de la personne même d'Adam se réduit à quelques renseignements

1. Adam a eu la précaution de protester à l'avance contre l'interprétation que nous aurions pu donner à ce surnom :

On m'apelle Bochu, mais je ne le sui mie.

vagues et à des conjectures. Il est né à Arras vers 1230; il fit ses études au monastère cistercien de Vauchelles, diocèse de Cambrai [1], avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique; mais séduit par les charmes d'une jeune fille, il l'épousa, brisant ainsi sa carrière. Il ne tarda pas à regretter l'interruption de ses études et projeta de quitter momentanément sa femme pour aller à Paris les continuer. Mais il ne semble pas qu'il ait mis à exécution son dessein. Une bulle, qui retirait aux clercs mariés les privilèges ecclésiastiques, avait dû refroidir son zèle. Bientôt on le trouve mêlé aux troubles qui agitaient alors Arras. Il fut obligé de quitter la ville et se réfugia avec sa famille à Douai.

C'était un usage que les grands seigneurs eussent dans leur suite des poètes et des musiciens payés pour égayer leurs loisirs, embellir

1. Ce détail est fourni par un vers du *Jeu de la Feuillée*, où le trouvère dit que sa future femme lui parut, « A le savour de Vauchelles », plus belle qu'elle n'était en réalité. Autrement dit, l'internat de Vauchelles avait excité ses désirs. Le sens de ce vers est éclairci par un passage d'une chanson où se retrouve la même expression. Adam, éloigné de sa dame, en choisit une autre ressemblant à la première, et l'aime, dit-il, « a le savour » de celle-ci. (*Œuvres complètes du trouvère Adam de la Halle*, p. p. E. de Coussemaker. Paris, in-8°, 1872, p. 126.)

leurs fêtes et chanter leurs louanges. C'est en cette qualité probablement que nous trouvons Adam le Bossu, dans les dernières années de sa vie, attaché au comte Robert d'Artois. Après le massacre des Vêpres siciliennes, en 1282, le comte d'Artois fut envoyé par le roi de France au secours du roi de Sicile, Charles d'Anjou. Adam suivit son puissant bienfaiteur, et c'est dans le sud de l'Italie qu'il mourut, entre 1285 et 1288.

Adam fut célèbre de son vivant comme poète et comme musicien. Longtemps après sa mort, la rue d'Arras où il avait habité porta le nom de *rue maistre Adam*. Cette réputation est justifiée par ce que nous connaissons de ses œuvres.

Il nous reste de lui des Chansons, des Jeux-partis, des Motets, des Rondeaux, deux Jeux ou drames et un fragment de poème épique.

La musique des Chansons et des Jeux-partis est purement mélodique; les Rondeaux et les Motets sont des compositions harmoniques, ou, pour employer l'expression technique du moyen âge, ce sont des *déchants,* c'est-à-dire des compositions à deux, trois ou quatre voix. Dans le Rondeau, toutes les voix chantent les mêmes paroles; dans le Motet, au contraire, les parties chantent chacune des paroles différentes, comme

dans certains duos, trios ou quatuor d'opéras modernes. C'est là, au point de vue musical, la distinction la mieux caractérisée entre ces deux espèces de *déchants*.

Comparés à la complexe harmonie moderne, dont ils contiennent déjà en germe quelques éléments, ces accompagnements nous semblent rudimentaires. Il est néanmoins très délicat de se prononcer sur leur valeur esthétique. La vérité, c'est qu'ils nous choquent par leur cacophonie autant que la musique moderne offenserait des oreilles du XIII[e] siècle appelées à l'entendre sans préparation.

Les intervalles musicaux qui font la base de notre système harmonique étaient, au XIII[e] siècle, rigoureusement proscrits, et inversement ceux qu'on trouvait alors agréables nous semblent discordants. C'est là un phénomène curieux, qui prouve que la sensibilité de l'ouïe s'est modifiée, comme l'examen des anciens traités de cuisine révèle les transformations du goût, comme d'autres observations attestent l'évolution du sens de la vue. Il nous est donc impossible d'apprécier le talent musical d'Adam, et nous devons nous en rapporter aux éloges de ses contemporains, seuls juges compétents.

Cependant de Coussemaker a porté sur les

compositions simplement harmoniques d'Adam un jugement qui fait honneur au goût du critique plus qu'au talent du compositeur : « Quand on examine, dit-il, les diverses mélodies d'Adam, qu'on les analyse et les compare entre elles, on remarque une différence sensible entre celles des Chansons et des Jeux-partis et celles du *Jeu de Robin et Marion.* Celles-ci sont naturelles, faciles, chantantes ; les autres, au contraire, sont souvent maniérées, d'une forme difficile à retenir [1]. »

Cette constatation, très exacte, est d'autant plus curieuse que de Coussemaker ne se doutait pas d'un fait, qui me paraît pourtant incontestable, à savoir que les mélodies des Chansons et des Jeux-partis et celles du *Jeu de Robin et Marion* ne sont pas du même auteur.

C'était une mode, lancée par un roman de la fin du XIIe siècle [2], d'introduire des couplets ou des refrains de chansons en vogue dans des poèmes qui n'étaient pas destinés par leur genre à être chantés ; cette mode existait encore à la fin du XIIIe siècle, lorsque Jacquemard Gelée faisait chanter aux personnages de son roman

1. *Œuvres complètes...*, p. LVII.

2. Le *Roman de Guillaume de Dôle*, qui vient d'être publié par M. G. Servois (Société des Anciens Textes, 1893).

de *Renard le Nouveau* tant de couplets, dont on aurait tort d'attribuer la paternité au trouvère lillois. Adam a-t-il voulu suivre cette mode en intercalant dans sa pièce les airs qui en augmentent tant le charme ? Non. Mais les chants, comme la danse et les autres jeux rustiques, faisaient partie de la vie pastorale, et c'est à ce titre qu'Adam fait chanter si souvent ses bergers. Et la fidélité avec laquelle il s'est efforcé de reproduire les mœurs champêtres est un garant qu'il a choisi dans le répertoire de l'époque les chansons les plus populaires. De là « le naturel, la facilité qu'on remarque dans la tournure mélodique de ces airs [1] ».

Si l'on se place au simple point de vue littéraire, abstraction faite de la musique, il y a peu de choses à dire de la poésie lyrique d'Adam,

1. de Coussemaker, ouvrage cité, p. LVII. — Deux compositeurs modernes, à ma connaissance, ont écrit des accompagnements de piano pour la musique du *Jeu de Robin et Marion*, M. Weckerlin, en France (*Le Jeu de Robin et de Marion*, d'Adam de la Halle. Airs notés d'après M. de Coussemaker. Accompagnement de J. B. Weckerlin. Paris, s. d.) et M. Tappert, en Allemagne (*Zwei Lieder aus dem Singspiel Robin und Marion* von Adam de la Hale, harmonisirt und herausgegeben von W. Tappert. Berlin, 1874, chez C. A. Challier). Quel que soit le mérite intrinsèque de ces compositions, elles ne sont nullement en harmonie avec la mélodie primitive, qu'elles défigurent.

sinon qu'elle ressemble à toute la poésie courtoise du XIIIe siècle.

Dans le midi de la France, au pays du soleil et du *farniente*, s'était formée de bonne heure une société brillante où les femmes régnaient, où l'on attachait une souveraine importance à des règles d'une bienséance très recherchée, que l'on appelait la *courtoisie*, c'est-à-dire les manières de cour, et dont le fond était l'élégance, la préciosité du langage et des manières, le culte de la femme et un amour souvent plus conventionnel que réel, où l'esprit avait plus de part que le cœur, et qu'on avait soumis à des lois fixes et raffinées.

Les poètes de ces précieux et précieuses du XIIe siècle, ancêtres lointains mais directs des précieuses du XVIIe siècle, étaient les troubadours, dont les chansons, très variées de forme, n'ont qu'une source d'inspiration : l'amour tel qu'il était conçu dans le milieu pour lequel ils chantaient.

A la suite des relations qui s'établirent entre la France du Nord et celle du Midi, notamment pendant les premières croisades ; à la suite surtout du mariage, en 1137, du roi Louis VII avec Aliénor de Poitiers, qui apporta à la cour de son mari le luxe et les mœurs peu sévères de

son pays, la poésie lyrique provençale, en même temps que les idées dont elle s'inspirait, passa la Loire, et l'on se mit à composer dans le Nord des Chansons coulées dans le même moule et inspirées par les mêmes théories de l'amour que celles des troubadours. Au XIIIe siècle cette poésie fleurit en Champagne, dont le comte Thibaut avait épousé une fille d'Aliénor, et surtout en Picardie, en Artois et en Flandre. Elle fut à peu près exclusivement cultivée par les grands seigneurs et par les poètes qui vivaient de leurs libéralités [1].

C'est à ce genre qu'appartiennent les Chansons d'Adam.

Les Partures ou Jeux-partis, dont il nous reste également un certain nombre du trouvère artésien, sont aussi de la poésie courtoise. Elles ont la même origine et la même inspiration que les Chansons; mais la forme et le thème sont différents. Ce sont de petits poèmes dont chaque couplet est alternativement placé dans la bouche de deux poètes. Les deux confrères, ou, si l'on veut, les deux compères, discutent un point de casuistique amoureuse posée au début; celui-ci,

1. Voir l'excellent manuel de M. G. Paris, *La littérature française au moyen âge,* § 125 (Paris, in-12, 2e éd., 1890).

par exemple : Si vous deviez obtenir dix fois seulement en votre vie les faveurs d'une dame, vous serait-il préférable de les prendre immédiatement ou d'attendre [1]. Sur cette question et mille autres plus délicates et plus subtiles, les deux interlocuteurs soutenaient des thèses opposées, et finalement, ne pouvant se mettre d'accord, s'en rapportaient à un arbitre dont la sentence faisait l'objet du dernier couplet ou *Envoy*.

On compte une quinzaine de Partures dans les œuvres d'Adam.

On y trouve un nombre à peu près égal de Rondeaux. Les Rondeaux primitifs, d'où sont sortis nos rondeaux actuels, étaient très courts ; c'étaient ce qu'on appelle aujourd'hui des triolets. Avant de devenir, au XIIIe siècle, la proie des *déchanteurs,* qui s'en sont emparé pour en faire une base harmonique à leurs accompagnements, ils se chantaient à l'unisson et servaient à marquer la cadence, le pas et les évolutions dans les danses. La femme ou la jeune fille qui conduisait la ronde, divertissement à l'origine exclusivement féminin, chantait seule le couplet, et la foule reprenait en chœur le

1. C'est le thème de la première Parture d'Adam (éd. de Coussemaker, p. 133).

refrain. Les paroles et la mélodie de tels des Rondeaux attribués par les manuscrits à Adam sont d'une grâce délicieuse, d'une fraîcheur toute printannière. Mais il pourrait bien être que leur accompagnement seul fût de notre trouvère, qui l'aurait brodé, suivant un usage fréquent, sur des motifs populaires [1].

Dans les Motets, l'attribution du texte aux déchanteurs est encore plus incertaine [2].

Outre ces compositions chantées, on connaît d'Adam un Congé, deux drames et un fragment de poème épique [3].

Le congé, né et uniquement cultivé, semble-

1. Je fais allusion notamment au Rondeau « Or est Baiars en la pasture », d'un caractère si franchement populaire.

2. Les motets CCXXI et CCXXVII du Recueil de MM. Gaston Raynaud et H. Lavoix sont attribués par de Coussemaker à Adam le Bossu, uniquement parce que trois vers du premier se trouvent également dans un de ses rondeaux et parce que la seconde partie de l'autre est le couplet « Robin m'aime... » reproduit dans le *Jeu de Robin et Marion*. Ces arguments n'ont pas la moindre valeur.

3. Dans le *Jeu du Pèlerin* il est question des chansons, des partures, des motets et des « balades » d'Adam, mais nullement des rondeaux. Ce sont peut-être les rondeaux que l'auteur du jeu désigne par le nom de ballade, mot qui apparaît ici pour la seconde fois seulement dans un texte de langue d'oïl. Mais les deux ballades dont les premiers vers sont cités ne se rencontrent pas dans les œuvres du trouvère artésien.

t-il, à Arras, est un poème par lequel un trouvère, obligé de quitter ses concitoyens, leur envoie ses adieux, prend congé d'eux. En réalité, le Congé d'Adam est une satire de la ville et de ses habitants, écrite soit lorsque l'auteur dut se réfugier à Douai, soit lorsqu'il partit avec le comte d'Artois, soit en toute autre circonstance.

Adam avait entrepris de raconter dans la forme épique les exploits de Charles Ier d'Anjou, roi de Sicile, ou, plus exactement, de refaire un poème déjà existant sur le même sujet. L'original sur lequel il travaillait est perdu, et de son remaniement on ne connaît que les 380 premiers vers. C'est peut-être tout ce qui en a existé, et l'auteur fut vraisemblablement interrompu par la mort.

La partie la plus intéressante pour nous de l'œuvre d'Adam est certainement son théâtre. Le temps nous a conservé de lui deux pièces, deux *Jeux,* comme on disait alors : le *Jeu de la Feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion.*

Il est difficile d'imaginer en littérature quelque chose de plus étrange, de plus hardi que le *Jeu de la Feuillée.* De nos jours, des pluies de projectiles sur les acteurs et de procès sur l'auteur interrompraient les représentations d'une pièce

analogue. Au moyen âge même, où la satire, quand elle ne s'attaquait pas aux dogmes, était, à bien des égards, plus libre qu'aujourd'hui, une pareille représentation ne semble avoir été possible qu'en certains jours, tels qu'aux fêtes de mai, à celles des fous, ou en d'autres saturnales semblables, pendant lesquelles nos pères prenaient des licences et jouissaient d'immunités traditionnelles et consacrées. Et de fait, le titre de la pièce vient de ce qu'elle devait être jouée sous un de ces berceaux de feuillage qu'on élevait pour les réjouissances des calendes de mai [1]. Et la place qu'y occupe la folie indique aussi peut-être que la fête des fous, qui, en principe, était célébrée vers les calendes de janvier, avait été réunie à celles de mai. Le jeu d'Adam serait alors la plus ancienne connue de ces sotties, dont le nombre et la vogue furent immenses au xv[e] siècle.

Tout le monde sait qu'en se convertissant au christianisme, les populations païennes conservèrent une foule de légendes, de traditions et de fêtes que le catholicisme dut tolérer avec l'espoir de les voir peu à peu ou disparaître ou prendre un caractère plus conforme à la nouvelle reli-

1. Voir G. Paris, ouvrage cité, § 132.

gion. Ces débris du paganisme, dont il subsiste encore aujourd'hui de nombreux vestiges, tenaient au moyen âge une large place dans la vie de nos pères. Parmi les fêtes qui ont ainsi survécu aux divinités du polythéisme, celles de mai ont été particulièrement fécondes pour la littérature et la musique. C'étaient les *floralia* des Romains; on y célébrait le renouveau et toutes les jouissances du printemps, le réveil de la nature, le retour des fleurs et des oiseaux, et surtout l'amour. Le changement des saisons étant beaucoup plus sensible pour les populations des champs, c'était à la campagne que ces fêtes avaient toute leur importance. Mais on les célébrait aussi dans les villes.

C'est aux fêtes de mai que le *Jeu de la Feuillée* fut joué à Arras peu après 1260. Des attaques et des menaces de l'auteur contre le pape qui vient d'exclure les clercs mariés de la participation aux privilèges ecclésiastiques font allusion à une bulle récente d'Alexandre IV, promulguée le 13 février 1260.

Adam se met lui-même en scène, puis son père, dont il plaisante l'avarice. Il décrit avec cynisme les charmes flétris de sa femme. Puis, ce tribut payé pour sa famille, il fait défiler, avec tous leurs vices et leurs ridicules, ses voisins,

ses amis et surtout probablement ses ennemis, dans une succession de tableaux tantôt d'un réalisme obscène, tantôt d'une gracieuse fantaisie. On y voit un médecin donnant des consultations à ses clients, dont il découvre les hontes et les maladies secrètes; un moine qui montre moyennant finances des reliques guérissant la folie et dont l'escarcelle s'emplit rapidement; un fou qui dit à tous les plus insolentes vérités; une apparition de fées; une exhibition de la roue de Fortune, qui élève et précipite tour à tour ceux qui y sont attachés; et finalement une scène de taverne, où le moine, que tout le monde s'entend pour tricher aux dés, est obligé d'engager ses reliques pour payer l'écot de tous.

La plupart des critiques qui ont parlé du *Jeu de la Feuillée* ont rappelé le nom d'Aristophane. Pourvu que l'on observe la distance qui sépare un trouvère de talent d'un poète de génie, le rapprochement est juste, au moins pour le cynisme des expressions, la hardiesse des personnalités, le mélange du réalisme grossier et du merveilleux.

Entre le *Jeu de la Feuillée* et celui de *Robin et Marion*, le contraste est absolu et témoigne, mieux que ne le feraient toutes les démonstrations possibles, de la souplesse d'imagination et

de la variété de talent de l'auteur. Après la sottie exubérante, désordonnée, folle et grossière, la pastorale douce, aimable, chaste et gracieuse.

Une des variétés de la poésie lyrique au XIIIe siècle était la *Pastourelle,* à laquelle se sont essayés la plupart des grands seigneurs qui se piquaient de faire des vers. Le thème en était invariable. Par une belle matinée de printemps, un chevalier, en fait le poète, chevauche à travers la campagne, rêvant d'amour; il aperçoit une jeune fille qui garde des moutons, il s'en approche et lui conte fleurette. Tel est le début consacré de toutes les pièces; mais l'aventure peut prendre des tournures diverses. Le plus souvent, la bergère refuse de croire à l'amour trop soudain du chevalier; elle n'est qu'une simple paysanne et renvoie le seigneur aux dames de sa condition; elle a un ami à qui elle veut rester fidèle; ses parents ne sont pas loin et elle craint d'être surprise. Mais le chevalier a réponse à tout. Il jure à la pastoure qu'il ne peut plus vivre sans elle, qu'il n'y a pas une châtelaine qui l'égale en beauté, qu'il veut l'épouser et l'emmener dans son château; si elle préfère, il prendra la houlette pour vivre avec elle dans les champs. D'autres fois, il n'a pas besoin de recourir à ces promesses mensongères et la vue d'un joyau suffit à rendre

la bergère moins intraitable. Si elle s'obstine, le chevalier prend de force ce qu'il n'a pu obtenir par la persuasion. Parfois, les choses ne se passent pas aussi simplement; la jeune fille appelle au secours; son père, ses frères, son ami sortent d'un bois voisin, et si le chevalier ne fuit pas à temps, il emporte force horions[1].

Si l'on prend une pastourelle, que l'on en supprime la partie narrative, souvent très courte, pour n'y laisser que les dialogues, on aura un petit drame, qui sera la miniature du *Jeu de Robin et Marion*. La pièce d'Adam le Bossu n'est pas, en somme, autre chose qu'une pastourelle écrite dans un cadre nouveau; c'est ce qu'on aurait appelé, au XVe siècle, une pastourelle par personnages, et au XVIIe, une comédie pastorale. Mais si la forme n'est plus la même, le sujet n'a pas changé : un chevalier qui chasse dans la prairie rencontre une jolie bergère et s'arrête pour lui offrir son amour. Marion aime Robin, qu'elle préfère à tous les chevaliers du monde; elle éconduit le galant chasseur. Robin vient à son tour et Marion lui conte l'aventure. Les

1. Voir le premier chapitre, consacré à la Pastourelle, du remarquable livre de M. A. Jeanroy, *Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*. Paris, 1889, in-8°.

deux amoureux dînent sur l'herbe, puis Robin retourne au village chercher quelques amis qui viendront fêter avec eux, et au besoin les aideront à repousser le chevalier, s'il s'avise de revenir. Celui-ci repasse, en effet, mais avant le retour de Robin, et Marion est seule à se défendre contre ses nouvelles tentatives; elle sort encore une fois victorieuse de la lutte et le chevalier passe sa mauvaise humeur sur le dos de Robin, qui arrive malencontreusement. A la vue de Marion, Robin oublie vite les coups qu'il a reçus, et ses amis arrivant, on organise la fête : des jeux, des chants, des danses et un festin sur l'herbe.

Voilà le sujet du *Jeu de Robin et Marion;* c'est, sauf pour les détails de second ordre, celui de toutes les Pastourelles. Et ces détails eux-mêmes, s'ils ne sont pas des traits essentiels du genre, en sont du moins des ornements habituels. Les noms des personnages, par exemple, étaient de tradition et, depuis des siècles, la bergère s'appelait Marion et son ami, Robin. Habituellement aussi, les trouvères intercalaient dans leurs Pastourelles des refrains populaires, et plusieurs de ceux dont Adam a égayé son Jeu se trouvent déjà dans des poèmes antérieurs. On y en trouverait sans doute davantage si beaucoup de textes

n'étaient perdus. Les repas sur l'herbe, les danses et autres divertissements des bergers y sont souvent aussi mentionnés ou décrits. Le fond, le thème de la Pastourelle, n'a donc été en rien modifié par Adam. Le caractère aussi en est resté le même.

Dans beaucoup de Pastourelles, il est vrai, les portraits et les caractères sont factices; les bergères sont trop enrubannées ou trop gredines; les bergers trop niais, trop butors ou trop braves; les chevaliers sont, ou des amoureux sottement transis, ou plus souvent des rustres odieux; les situations, à l'avenant. Adam, au contraire, a observé la nature avec attention. Il s'est attaché à peindre la réalité, non pas tout entière, avec ses exceptions de misères et de laideurs, mais prise dans sa généralité et telle que la voit un observateur bienveillant. Il s'est plu à peindre les paysans sous leur véritable jour, avec leurs qualités et leurs petits travers, à nous les montrer dans leurs occupations rustiques, ou dans leurs divertissements naïfs et bruyants, vêtus de leurs costumes et parlant leur langage. Mais déjà ces qualités se trouvent dans tout un groupe de Pastourelles qui, en cela, se distinguent des autres; et l'on a précisément remarqué qu'à une exception près, toutes les pièces de ce groupe ont été

composées par des poètes picards [1]. Notre trouvère avait donc encore ici des modèles dans son propre pays.

L'originalité d'Adam est d'avoir brisé le moule usé de la Pastourelle et d'avoir placé celle-ci dans un cadre nouveau. Contrairement à ses devanciers, il s'est complètement effacé pour ne laisser parler que ses personnages ; au rythme ancien, infiniment varié, il a substitué le vers uniforme de huit syllabes, qui était le mètre consacré de la scène ; il a allongé les dimensions du poème et ne l'a plus mis en musique ; il a fait exécuter sous les yeux des auditeurs les divertissements champêtres qui, auparavant, étaient à peine décrits.

Ces innovations, considérées en elles-mêmes, semblent très simples ; elles n'en ont pas moins donné naissance au premier opéra-comique, lequel est aussi la première pastorale dramatique.

Adam le Bossu avait-il été précédé dans cette voie ? Ce n'est pas probable. On ne connaît aucun texte, aucune allusion qui puisse le faire supposer. Il est vrai que tant de manuscrits se sont perdus que l'absence de documents n'est pas une preuve suffisante ; mais le Jeu tient encore

1. Voir Jeanroy, ouvrage cité, p. 44.

de si près à la Pastourelle, qu'entre l'un et l'autre on ne saurait trouver place pour quelque intermédiaire.

A quel public était destinée la pastorale d'Adam? Suivant l'opinion générale, fondée uniquement sur les trop vagues indications du *Jeu du Pèlerin,* ayant néanmoins tous les caractères d'une quasi certitude, c'est dans le sud de l'Italie que le *Jeu de Robin et Marion* vit le jour et parut sur la scène pour la première fois. Le public d'Adam, c'était donc d'abord le comte d'Artois, pour qui le Jeu fut écrit; c'étaient ses compagnons d'armes; c'étaient les feudataires du roi de Sicile; c'étaient tous ces paladins qui, après avoir réprimé un soulèvement des Calabrais ou refoulé loin des côtes la flotte sicilienne, déposaient un instant leurs vêtements d'acier, pour venir, dans les chambres des dames, s'amuser au récit des amours de Robin et Marion.

Le contraste entre le caractère d'un tel public et la nature d'une telle distraction n'est qu'apparent, en tous cas ne peut surprendre que les personnes mal informées des mœurs du XIIIe siècle. Pour beaucoup, qui dit moyen âge dit ignorance, grossièreté, barbarie, comme si l'architecture aux formes si délicates, les magnifiques tapisseries, les mignardises de la littéra-

ture courtoise et tant d'autres témoignages de cette époque n'attestaient pas, au contraire, l'existence d'une société brillante, sensible aux jouissances de l'art.

On était rude au combat, on donnait de vigoureux coups d'épées; mais quand, de retour au château, on échangeait la cotte de maille contre celle de soie, le haubert contre le manteau d'hermine, le pesant guerrier devenait un élégant chansonnier, un galant faiseur de madrigaux, un causeur enjoué, aimant la compagnie des dames, les fêtes, la poésie et la musique, encourageant par son luxe et ses largesses l'art sous toutes ses formes.

C'est une constatation devenue banale à force d'avoir été répétée, que les sociétés les plus raffinées sont celles à qui plaisent davantage les bergeries. Et de fait, parmi les quelques auteurs de pastourelles qui ont daigné signer leurs œuvres, qui trouve-t-on? Jean de Brienne, qui fut roi de Jérusalem, puis empereur de Constantinople; Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne; Henri, duc de Brabant, le comte de la Marche, Guilebert de Berneville, Raoul de Boves, Perrin d'Angicourt, et d'autres grands seigneurs.

La pièce d'Adam était donc en parfaite har-

monie avec les goûts de son public et le succès en dut être éclatant. C'est d'elle sans doute que l'auteur du *Jeu du Pèlerin* a voulu parler, en disant que le comte d'Artois ne la donnerait pas pour 500 livres.

Après avoir été représenté en Italie, le *Jeu de Robin et Marion* le fut à Arras pour la première fois lorsque déjà Adam n'était plus.

Cette reprise fut donnée dans des conditions qui méritent d'être rapportées. L'entrepreneur de la représentation fit précéder la pièce d'un petit prologue dramatique, sorte d'à-propos très médiocre au point de vue esthétique, mais précieux pour la biographie d'Adam. Le principal personnage de ce lever de rideau, si je puis ainsi dire, un soi-disant pèlerin, raconte que dans ses pérégrinations il a parcouru la Sicile, la Calabre, la Pouille et la Toscane, et que partout il a entendu parler d'un clerc ingénieux, gracieux et noble, qui n'avait pas son égal au monde. Ce clerc était natif d'Arras, où on l'appelait maître Adam le Bossu. Il était aimé, estimé et honoré du comte d'Artois à cause de son talent poétique et musical. Le comte lui demanda un poème qui donnât la mesure de son talent, et Adam en trouva un que le comte estime à plus de 500 livres.

Mais maître Adam n'est plus. L'an dernier le

pèlerin, conduit par le comte d'Artois lui-même, a visité son tombeau dans la terre de Naples. De retour en France, il est venu à Arras parce qu'il a appris qu'on y doit aujourd'hui, en l'honneur du clerc décédé, réciter ses poésies [1].

Un rustre veut imposer silence au pèlerin et le bat, mais un autre vilain arrête son camarade en lui disant : « Taisez-vous, il parle de maître Adam, le clerc honoré, l'esprit gai, le cœur large et généreux, le possesseur de toutes les vertus, celui que tout le monde doit regretter, car il était plein de grâce, savait composer mieux que personne et était parfait musicien. Il excellait à faire les chansons, les jeux-partis, les motets à plusieurs voix, et laissa une quantité de ballades. »

Outre cet éloge d'Adam et cette recommandation, en quelque sorte, du comte d'Artois, pour corser encore l'intérêt de la pièce et allécher davantage les spectateurs artésiens, l'auteur du *Jeu du Pèlerin* introduisit dans le Jeu même de *Robin et Marion* des interpolations, qui augmentaient le nombre des personnages et localisaient la scène, en la plaçant entre Arras et les villages d'Ayette et de Boisleux. Ces interpolations,

1. Ce passage du *Jeu du Pèlerin*, trop vague, semble signifier qu'une solennité avait été organisée par les habitants d'Arras pour l'audition des œuvres de leur célèbre compatriote.

aussi grossières que le *Jeu du Pèlerin*, font tache dans l'œuvre gracieuse d'Adam et je les en ai retranchées [1].

Cette représentation fut-elle suivie d'autres? On n'en sait rien; mais il n'y a aucune conclusion à tirer de cette ignorance, car elle est la même sur tout le théâtre du moyen âge. Et le fait que nous avons des renseignements, même bien incomplets, sur la première représentation du Jeu à Arras est, pour l'époque, un cas exceptionnel.

En revanche, nous avons d'autres indices de la survie du *Jeu de Robin et Marion*. Il nous en reste, en effet, trois manuscrits, dont deux picards, de la fin du XIII[e] ou du commencement du XIV[e] siècle, et un français du plein XIV[e] siècle, c'est-à-dire écrit un bon demi siècle après la mort d'Adam.

Pour toute œuvre littéraire le nombre des manuscrits est une attestation sûre du succès qu'elle a obtenu; mais ce témoignage est beaucoup plus significatif quand il s'agit d'une œuvre dramatique, et cela pour différentes raisons, dont voici les deux principales.

Le succès d'un livre se mesure au nombre

1. Voir ci-dessus, p. III, note 2.

des lecteurs, et le nombre des lecteurs suppose un nombre relatif de copies; à mesure que le nombre des lecteurs augmente, celui des manuscrits s'accroît proportionnellement. Pour les œuvres dramatiques, il n'en est plus de même; une seule copie suffit à une série de représentations, et chaque représentation fait connaître la pièce à des centaines, à des milliers de spectateurs.

Autre raison : Très souvent l'intérêt de l'auteur ou de l'acquéreur d'un drame était contraire à la multiplication des copies de ce drame. A la fin du moyen âge, lorsque les documents plus nombreux nous renseignent mieux sur l'histoire du théâtre, nous voyons des particuliers ou des municipalités acheter des pièces aux auteurs, ou bien traiter avec eux pour la composition d'un drame sur un sujet donné, soit à forfait, soit en les payant au jour ou au mois. Nous voyons des personnes, possédant des mystères, les louer par actes notariés à ceux qui veulent les faire représenter. On comprend alors qu'un entrepreneur de Jeux gardât soigneusement le monopole d'un drame qu'il avait écrit ou qu'il s'était procuré, et dont il gagnait sa vie. Et dans un temps où les droits d'auteur n'existaient pas, le seul monopole possible était la possession

d'un manuscrit unique. Ce manuscrit était un capital productif, dont les revenus devaient fatalement diminuer d'autant qu'il en aurait laissé prendre de copies.

Voilà pourquoi, à succès égaux, une œuvre destinée à la scène devait avoir beaucoup moins de manuscrits qu'une œuvre destinée à la lecture. Voilà pourquoi peut-être si peu de pièces dramatiques nous ont été conservées d'une époque où les représentations furent nombreuses ; pourquoi, par exemple, du xive siècle, nous ne possédons que deux manuscrits de drames religieux et pas un seul du théâtre comique.

Les trois manuscrits du *Jeu de Robin et Marion*, qui en supposent d'autres perdus, sont donc une preuve de son brillant succès. D'ailleurs, antérieurement à l'invention de l'imprimerie, aucune autre pièce ne nous a été conservée dans autant de copies.

S'il est certain que l'œuvre nouvelle d'Adam a trouvé le succès auquel elle pouvait prétendre, il est également à présumer qu'elle suscita de nombreuses imitations. Un des caractères, en effet, de la littérature du moyen âge est son extrême pauvreté d'invention. Aussi, dès qu'un auteur a eu la bonne fortune de trouver et de

mettre en circulation une forme, une inspiration nouvelles, une foule de rimeurs à l'affût d'une idée s'en emparent et les ressassent. Il était difficile que l'invention d'Adam échappât à la loi commune. Il est vrai qu'aucune imitation ne nous est parvenue, mais j'ai dit tout à l'heure ce qu'il fallait penser de cette absence de manuscrits.

Une lettre de rémission, de l'an 1392, raconte qu'à cette époque un *Jeu de Robin et Marion,* à sept ou huit personnages, était représenté chaque année à Angers, pendant les foires de la Pentecôte, « par les genz du pays, tant par les escoliers et filz de bourgeois comme autres ».

La pièce d'Adam, qui était venue de Naples à Arras, dont on possède encore une copie faite dans l'Ile-de-France au milieu du XIV[e] siècle, pouvait fort bien avoir fait le voyage d'Angers; et, pour l'admettre, il est inutile de se demander s'il n'y a pas autre chose qu'une coïncidence fortuite entre ces deux faits, que c'est à la cour des Angevins de Naples que la pièce a été composée et que c'est à Angers que nous la retrouvons.

On peut croire aussi que le Jeu représenté à Angers n'était pas celui d'Adam, mais une imitation, car Robin et Marion étant depuis des siècles les noms typiques du berger et de la

bergère, les personnages principaux des Jeux faits à l'imitation de celui d'Adam ont dû le plus souvent recevoir les mêmes noms.

Quoi qu'il en soit, après la lettre de rémission d'Angers, on perd définitivement toute trace d'un drame ayant pour sujet les amours de Robin et Marion.

Il existe bien, aujourd'hui encore [1], des dictons populaires qui associent les noms de Robin et Marion ; il en existe d'autres dans lesquels, sans que cette association se présente, on serait facilement tenté de voir une allusion directe au Jeu d'Adam, celui-ci par exemple :

Ch'est sans fin,
Ch'est comm' el dans' Robin.

Le couplet « Robin m'aime, Robin m'a... », qui ouvre le Jeu, se chante encore, paraît-il, dans

1. Dans la littérature du xv[e] siècle, on rencontre encore très fréquemment les noms des deux pastoureaux. Une chanson de cette époque commence ainsi : « Puisque Robin j'ay a nom, J'aimeray bien Marion » (*Chansons françaises du* xv[e] *siècle*, p. p. G. Paris). Dans un Mystère de la Trinité une jeune mère juive, qui va bercer son enfant, dit : « Chanter li veuil de Marion » (Petit de Julleville, *Mystères*, II, 390). L'auteur du Mystère de la *Patience de Job* a introduit dans son drame une gracieuse idylle entre Robin et Marion (*Ibid.*, II, 378). Il serait facile de multiplier ces mentions.

l'Artois, dans le Haynaut, et sans doute ailleurs. Mais la popularité du couple Robin et Marion est antérieure à la pièce d'Adam et s'est perpétuée en dehors d'elle [1]; il en est de même de la mélodie « Robin m'aime ». Ces témoignages ne sauraient donc être prudemment invoqués, pas plus que le sens actuel du mot *marionnette*, en faveur du *Jeu de Robin et Marion*.

Avant de terminer, je dirai quelques mots encore de la mise en scène, pour faciliter la lecture de la pièce aux personnes qui ne connaissent pas les habitudes du théâtre au moyen âge. Les manuscrits du *Jeu de Robin et Marion* ne contiennent aucune didascalie; mais la scène est facile à reconstituer d'après le texte et les situations du drame, et d'après ce que l'on sait d'au-

1. *Marion* n'est même pas, à vrai dire, une forme artésienne. A l'époque d'Adam le Bossu, le régime de *Maroie* (en français *Marie*) était *Marien* (voir, par exemple, le *Cartulaire de l'Hôpital S. Jean en l'Estrée d'Arras*... p. p. J.-M. Richard. Paris, 1888, in-8°, pp. 37, 42, 107, 114). Le nom de *Marion* ne se rencontre pas dans les chartes de l'Artois; dans la poésie artésienne il désigne toujours la traditionnelle bergère. La conservation d'une forme spéciale, dans la littérature, parallèlement à la forme différente du même nom dans l'onomastique usuelle, s'explique par l'origine, ou tout au moins par la popularité de la gracieuse bergère hors du domaine picard.

tre part sur les représentations à cette époque [1].

Les Jeux ou drames du moyen âge n'étaient pas divisés en actes; les représentations n'étaient pas interrompues par des chutes de rideaux. Du commencement jusqu'à la fin les décors restaient les mêmes, ce qui ne veut pas dire que la scène ne changeait pas, mais que les décors des différentes scènes, au lieu d'être, comme aujourd'hui, successifs, étaient juxtaposés.

Suivant les habitudes modernes, au début du *Jeu de Robin et Marion*, la scène devrait montrer la prairie où Marion garde son troupeau; dans le cours de la pièce elle changerait, le rideau tomberait et l'on ne verrait plus au relever qu'une maison de paysans; quelques minutes après, nouvelle chute du rideau, pour remplacer la maison par les champs où Perrette fait paître ses moutons; puis encore une suspension, qui permettrait de substituer à ces champs la prairie de Marion. Dans l'usage ancien, du commencement à la fin de la pièce, on voyait simultanément la prairie de Marion, la maison des

1. J'ai indiqué dans ma traduction les principaux jeux de scène; seulement, comme cette traduction est placée en face du texte original, pour ne pas gêner la mise en pages, j'ai reporté ces indications à la fin de la pièce, sous forme de notes.

paysans et les champs de Perrette. L'imagination et la complaisance des spectateurs mettaient entre ces trois « mansions » les distances convenables.

LE JEU DE ROBIN ET MARION

PERSONNAGES

MARION, jeune bergère, amie de Robin.
ROBIN, jeune paysan, ami de Marion.
UN CHEVALIER.
GAUTIER, jeune paysan, cousin de Robin.
BAUDON, jeune paysan, cousin de Robin.
PERONNELLE, jeune bergère, amie de Marion.
HUART, jeune paysan, ami de Robin.
DEUX CORNEURS.

LI

JUS DE ROBIN ET MARION

(L'astérisque renvoie au commentaire (pages 131-143). Les vers imprimés en caractères italiques sont chantés.)

MARIONS

Robins m'aime, Robins m'a;
Robins m'a demandée, si m'ara.
Robins m'acata cotelle *
D'escarlate * *boine et belle,*
Souscanie * *et chainturelle.*
A leur i va *.
Robins m'aime, Robins m'a;
Robins m'a demandée, si m'ara *.

LI CHEVALIERS

Je me repairoie dou tournoiement,
Si trouvai Marote * *soulette, au cors gent.*

LE

JEU DE ROBIN ET MARION

(Le chiffre entre ( ) renvoie à l'explication des jeux de scène, pages 127-129.)

MARION (1)

Robin m'aime, Robin m'a;
Robin m'a demandée, et il m'aura.
Robin m'acheta cottelle
D'écarlate bonne et belle,
Souquenille et ceinturelle.
A leur i va.
Robin m'aime, Robin m'a;
Robin m'a demandée, et il m'aura.

LE CHEVALIER (2)

Je m'en revenais du tournoi,
Je trouvai Marotte seulette, au corps gent.

MARIONS

Hé ! Robin, se tu m'aimes,
Par amour, maine m'ent *.

LI CHEVALIERS

Bergiere, Dieus vous doinst boin jour !

MARIONS

Dieus vous gart, sire.

LI CHEVALIERS

Par amour,
Douche puchelle, or me contés
Pour quoi cheste canchon cantés
Si volentiers et si souvent * :
Hé ! Robin, se tu m'aimes,
Par amour, maine m'ent.

MARIONS

Biaus sire, il i a bien pour quoi :
Car j'aim Robinet, et il moi,
Et bien m'a moustré qu'il m'a kiere :
Donné m'a cheste panetiere,
Cheste houlette et chest coutel *.

LI CHEVALIERS

Di mi, veïs tu nul oisel
Voler par desoure ches cans ?

MARIONS

Sire, oïl, je ne sai pas quans.
Encore i a en ches buissons
Et cardonnereus et pinchons,
Qui mout cantent joliement.

MARION

Ah ! Robin, si tu m'aimes,
De grâce, emmène-moi.

LE CHEVALIER (3)

Bergère, Dieu vous donne le bon jour !

MARION

Dieu vous garde, Seigneur !

LE CHEVALIER

Je vous en prie,
Douce pucelle, contez-moi
Pourquoi cette chanson chantez
Si volontiers et si souvent :
Ah ! Robin, si tu m'aimes,
De grâce, emmène-moi.

MARION

Beau seigneur, il y a bien de quoi :
J'aime Robinet, et lui moi.
Il m'a bien montré qu'il m'a chère :
Il m'a donné cette panetière,
Cette houlette et ce couteau.

LE CHEVALIER

Dis-moi, n'as-tu vu nul oiseau
Voler au-dessus de ces champs ?

MARION

Seigneur, si, je ne sais combien.
Il y a encore dans ces buissons
Et chardonnerets et pinsons,
Qui chantent fort joyeusement.

LI CHEVALIERS

Si m'aït Dieus, belle au cors gent,
Che n'est pas chou que je demant.
Mais veïs tu par chi devant,
Vers cheste riviere nulle ane *?

MARIONS

Ch'est une beste qui recane.
J'en vi ier trois sour che kemin,
Tous querquiés aler au molin.
Est che chou que vous demandés ?

LI CHEVALIERS

Or sui je mout bien assenés!
Di mi, veïs tu nul hairon ?

MARIONS

Herens, sire ? Par me foi, non;
Je n'en vi nes un puis quaresme *,
Que j'en vi mengier chiés dame Emme *,
Me taien, cui sont ches brebis.

LI CHEVALIERS

Par foi, or sui jou esbaubis,
N'ainc mais je ne fui si gabés.

MARIONS

Sire, foi que vous me devés,
Quelle beste est che sour vo main?

LI CHEVALIERS

Ch'est uns faucons.

LE CHEVALIER

Dieu me sauve, belle au corps gent,
Ce n'est point ce que je demande.
Mais n'as-tu point vu par ici,
Vers cette rivière, nulle cane?

MARION

C'est une bête qui brait, l'âne.
J'en vis hier trois sur ce chemin,
Tout chargés, aller au moulin.
Est-ce ce que vous demandez?

LE CHEVALIER

Me voici fort bien renseigné!
Dis-moi, n'as-tu vu nul héron?

MARION

Harengs, seigneur? Par ma foi, non;
Pas un seul depuis le carême,
Que j'en vis manger chez dame Emme,
Ma grand'mère, à qui sont ces brebis.

LE CHEVALIER

Ma foi, j'en suis tout ébaubi;
Jamais je ne fus si moqué.

MARION

Seigneur, foi que vous me devez,
Quelle est cette bête sur votre main?

LE CHEVALIER

C'est un faucon.

MARIONS

Menjue il pain?

LI CHEVALIERS

Non, mais boine char.

MARIONS

Chelle beste?
Eswar, elle a de cuir le teste *!
Et u alés vous?

LI CHEVALIERS

En riviere.

MARIONS

Robins n'est pas de tel maniere;
En lui a trop plus de deduit *.
A no ville esmuet tout le bruit
Quant il joue de se musette *.

LI CHEVALIERS

Or dites, douche bergerette,
Ameriés vous un chevalier?

MARIONS

Biaus sire, traiés vous arrier.
Je ne sai que chevalier sont.
Desour tous les hommes dou mont
Je n'ameroie que Robin.
Il vient au soir et au matin,
A mi, toudis et par usage,
Et m'aporte de sen froumage.
Encore en ai jou en men sain,

MARION

Mange-t-il le pain ?

LE CHEVALIER

Non, mais la bonne viande.

MARION

Cette bête ?

Tiens ! elle a la tête de cuir !
Où allez-vous ?

LE CHEVALIER

Sur la rivière.

MARION

Robin n'est pas de telle manière ;
Il est beaucoup plus amusant.
Il emplit de bruit le village
Quand il joue de sa musette.

LE CHEVALIER

Dites-moi, douce bergerette,
Aimeriez-vous un chevalier ?

MARION

Beau seigneur, tirez-vous arrière.
Je ne sais que chevaliers sont,
Et de tous les hommes du monde
Je n'aimerai que Robin.
Il vient le soir et le matin,
A moi, tous les jours, c'est une habitude,
Et m'apporte de son fromage.
J'en ai encore dans mon sein,

Et une grant pieche de pain
Que il m'aporta a prangiere.

LI CHEVALIERS

Or me dites, douche bergiere,
Vaurriés vous venir avoec moi
Jouer sour che bel palefroi,
Selonc che bosket, en che val ?

MARIONS

Aimi ! sire, ostés vo keval ;
A pau que il ne m'ait blechie.
Li Robin ne regiete mie
Quant je vois après se carue.

LI CHEVALIERS

Bergiere, devenés me drue,
Et faites chou que je vous pri.

MARIONS

Sire, traiés ensus de mi ;
Chi estre point ne vous affiert.
A pau vos kevaus ne me fiert.
Comment vous apelle on?

LI CHEVALIERS

Aubert *.

MARIONS

Vous perdés vo paine, sire Aubert.
Je n'amerai autre que Robert.

LI CHEVALIERS

Non, bergiere?

Avec un gros morceau de pain
Qu'il m'a apporté à dîner.

LE CHEVALIER

Çà, dites-moi, douce bergère,
Voulez-vous venir avec moi
Jouer sur ce beau palefroi,
Le long du bosquet, dans ce val ?

MARION

A moi! Seigneur, ôtez votre cheval;
Peu s'en faut qu'il ne m'ait blessée.
Celui de Robin ne rue pas
Quand je vais près de sa charrue.

LE CHEVALIER

Bergère, devenez mon amie,
Et faites ce dont je vous prie.

MARION

Seigneur, éloignez-vous de moi;
Il ne convient pas que vous restiez ici.
Pour peu que votre cheval ne me blesse.
Comment vous appelle-t-on?

LE CHEVALIER

Aubert.

MARION

Vous perdez votre peine, sire Aubert,
Je n'aimerai autre que Robert.

LE CHEVALIER

Non, bergère ?

MARIONS

Non, par me foi.

LI CHEVALIERS

86 Cuideriés empirier de moi,
Qui si loinc getés me proiere?
88 Chevaliers sui et vous bergiere.

MARIONS

Ja pour chou ne vous amerai.
90 *Bergeronnette sui, mais j'ai*
Ami bel et cointe et gai *.

LI CHEVALIERS

92 Bergiere, Dieus vous en doinst joie,
Puis qu'ensi est, j'irai me voie.
94 Hui mais ne vous sonnerai mot.

MARIONS

Trairi deluriau deluriau delurelle,
96 *Trairi deluriau deluriau delurot* *.

LI CHEVALIERS

Hui main je kevaucoie lés l'oriere d'un bois,
98 *Trouvai gentil bergiere, tant belle ne vit rois* *.
Hé! trairi deluriau deluriau delurelle,
100 *Trairi deluriau deluriau delurot.*

MARIONS

Hé! Robechon *,
102 *Leure leure va.*
Car vien a mi,
104 *Leure leure va.*

MARION

Non, par ma foi.

LE CHEVALIER

Croiriez-vous déroger avec moi,
Vous qui si loin rejetez ma prière ?
Je suis chevalier et vous bergère.

MARION

Je ne vous en aimerai pas davantage.
Bergerette je suis, mais j'ai
Ami beau, charmant et gai.

LE CHEVALIER

Bergère, Dieu vous en donne joie !
Puisqu'il en est ainsi, j'irai ma voie.
Je ne vous en dirai plus mot (4).

MARION

Trairi deluriau deluriau delurelle,
Trairi deluriau deluriau delurot.

LE CHEVALIER (5)

Ce matin chevauchant à la lisière d'un bois,
Trouvai gentil' bergère, si belle ne vit roi.
Hé ! trairi deluriau deluriau delurelle,
Trairi deluriau deluriau delurot.

MARION (6)

Ah ! Robichon,
Leure leure va.
Viens près de moi,
Leure leure va.

S'irons jouer
106 *Dou leure leure va,*
Dou leure leure va.

ROBINS

108 *Hé! Marion,*
Leure leure va.
110 *Je vois a ti,*
Leure leure va.
112 *S'irons jouer*
Dou leure leure va,
114 *Dou leure leure va.*

MARIONS

Robin !

ROBINS

Marote !

MARIONS

Dont viens tu ?

ROBINS

116 Par le sain Dieu, j'ai desvestu,
Pour chou qu'il fait froit, men jupel *,
118 J'ai pris me cote de burel,
Et si t'aport des pumes *. Tien.

MARIONS

120 Robin, je te connuc trop bien
Au canter, si com tu venoies.
122 Et tu ne me reconnissoies.

ROBINS

Si fis, au cant et as brebis.

Allons jouer
Du leure leure va,
Du leure leure va.

ROBIN (7)

Ah! Marion,
Leure leure va.
Je vais à toi,
Leure leure va.
Allons jouer
Du leure leure va,
Du leure leure va.

MARION

Robin!

ROBIN

Marotte!

MARION

D'où viens-tu?

ROBIN

Par le sein Dieu, j'ai devêtu,
Parce qu'il fait froid, mon jupeau,
J'ai pris ma cotte de bureau,
Et t'apporte des pommes. Tiens.

MARION

Robin, je t'ai bien reconnu
A ton chant, lorsque tu venais.
Et toi, tu ne me reconnaissais pas.

ROBIN

Mais si, au chant et aux brebis.

MARIONS

Robin, tu ne sais, dous amis,
Et si ne le tien mie a mal :
Ichi fu uns hons a keval,
Qui avoit cauchiét une moufle *,
Et portoit aussi c'un * escoufle
Sour sen poinc, et trop me pria
D'amer; mais pau i conquesta,
Car je ne te ferai nul tort.

ROBINS

Marote, tu m'aroies mort.
Mais se j'i fusse a tans venus,
Ne jou ne Gautiers li Testus,
Ne Baudons, mes cousins germains,
Diavle * i eüssent mis les mains.
Ja n'en fust partis sans bataille.

MARIONS

Robin, dous amis, ne te caille,
Mais or faisons feste de nous.

ROBINS

Serai je drois u a genous *?

MARIONS

Mais vien cha seïr delés mi,
Si mengerons.

ROBINS

Et je l'otri.
Je serai chi lés ten costé.

MARION

Robin, tu ne sais, doux ami,
Mais ne le prends pas en mal :
Il est venu ici un homme à cheval,
Qui avait ganté une moufle,
Et portait comme un milan
Sur son poing, et qui me pria
De l'aimer ; mais il n'y gagna rien,
Car je ne te ferai nul tort.

ROBIN

Marotte, tu m'aurais tué.
Si j'y étais à temps venu,
Avec moi Gautier le Têtu,
Et Baudon, mon cousin germain,
Les diables s'en seraient mêlés.
Il ne serait pas parti sans bataille.

MARION

Robin, doux ami, ne te tourmente pas,
Mais à cette heure faisons fête entre nous.

ROBIN

Serai-je droit ou à genoux ?

MARION (8)

Non, mais viens t'asseoir près de moi,
Nous mangerons.

ROBIN (9)

Je le veux bien.
Je serai ici à ton côté.

Mais je ne t'ai riens aporté,
Si ai fait chertes grant outraige.

MARIONS

Ne t'en caut, Robin, encore ai je
Dou froumage chi en men sain *,
Et une grant pieche de pain,
Et des pumes que m'aportas.

ROBINS

Dieus ! Com chis froumages est cras !
Ma suer, menjüe.

MARIONS

Et tu aussi.
Quant tu veus boire, si le di :
Vés chi fontaine en un pochon.

ROBINS

Dieus! qui ore eüst dou bacon
Te taien, bien venist a point.

MARIONS

Robinet, nous n'en arons point,
Car trop haut pent a ses kevrons *.
Faisons de chou que nous avons,
Ch'est assés pour le matinée.

ROBINS

Dieus ! que j'ai le panche lassée
De le chole * de l'autre fois !

MARIONS

Di, Robin, foi que tu me dois,
Cholas tu ? Que Dieus le te mire !

Mais je ne t'ai rien apporté,
J'ai eu certainement grand tort.

MARION (10)

Ne t'en tourmente pas, Robin, j'ai encore
Du fromage ici en mon sein,
Avec un gros morceau de pain,
Et des pommes que tu m'apportas.

ROBIN

Dieu ! comme ce fromage est gras !
Ma sœur, mange.

MARION

Et toi aussi (11).
Quand tu voudras boire, dis-le :
J'ai de l'eau fraîche dans ce pot.

ROBIN

Dieu ! si l'on avait du cochon
De ta grand'mère, il ferait bien.

MARION

Robinet, nous n'en aurons point,
Il pend trop haut à ses chevrons.
Contentons-nous de ce que nous avons,
C'est assez pour la matinée.

ROBIN

Dieu ! que j'ai le ventre lassé
De la choule de l'autre fois !

MARION

Dis, Robin, foi que tu me dois,
As-tu choulé ? Dieu te le rende !

ROBINS

Vous l'orrés bien dire,
Belle, vous l'orrés bien dire.

MARIONS

Di, Robin, veus tu plus mengier?

ROBINS

Naje voir.

MARIONS

Dont metrai je arrier
Che pain, che froumage en men sain,
Dusc'a ja que nous arons fain.

ROBINS

Ains le met en te panetiere.

MARIONS

Et vés le chi. Robin, quel kiere?
Proie et commande, je ferai.

ROBINS

Marote, et je t'esprouverai
Se tu m'ies loiaus amiette,
Car tu m'as trouvé amiet.
Bergeronnette,
Douche baisselette,
Donnés le mi, vostre capelet,
Donnés le mi, vostre capelet *.

MARIONS

Robin, veus tu que je le mette *
Sour ten kief par amourette?

ROBIN

Vous l'entendrez dire,
Belle, vous l'entendrez dire.

MARION

Robin, ne veux-tu plus manger ?

ROBIN

Non, vraiment.

MARION

Je remettrai donc
Ce pain et ce fromage en mon sein,
Jusqu'à ce que nous ayons faim.

ROBIN

Mets-les plutôt en ta panetière.

MARION

La voici. Robin, quelle fête (12) ?
Prie et commande, je ferai.

ROBIN

Marotte, je t'éprouverai
Si tu es ma loyale amie,
Car tu m'as trouvé bon ami.
Bergeronnette,
Très douce fillette,
Donnez-le moi votre chapelet,
Donnez-le moi votre chapelet.

MARION (13)

Robin, veux-tu que je le mette
Sur ton chef par amourette?

M'en iert il mieus se je l'i met?
M'en iert il mieus se je l'i met?

ROBINS

Oïl, vous serés m'amiette,
Vous averés me chainturette,
M'aumosniere et men fremalet.
Bergeronnette,
Douche baisselette,
Donnés le mi vostre capelet,
Donnés le mi vostre capelet.

MARIONS

Volentiers, men dous amiet.
Robin, fai nous un pau de feste.

ROBINS

Veus tu des bras u de le teste ?
Je te di que je sai tout faire.
Ne l'as tu point oï retraire ?

MARIONS

Robin, par l'ame ten pere,
Sés tu bien aler dou piet?

ROBINS

Oïl, par l'ame me mere;
Eswarde comme il me siet,
Avant et arriere,
Belle, avant et arriere.

MARIONS

Robin, par l'ame ten pere,
Car nous fai le tour dou kief.

182 *M'aimeras-tu mieux si je l'y mets?*
M'aimeras-tu mieux si je l'y mets?

ROBIN

184 *Oui, vous serez mon amiette,*
Et vous aurez ma ceinturette,
186 *Mon aumônière et mon agrafe.*
Bergeronnette,
188 *Très douce fillette,*
Donnez-le moi votre chapelet,
190 *Donnez-le moi votre chapelet.*

MARION

Volontiers, mon doux amiet.
192 Robin, fais-nous un peu de fête.

ROBIN

Veux-tu des bras ou de la tête?
194 Je te dis que je sais tout faire.
Ne l'as-tu pas entendu dire?

MARION

196 *Robin, par l'âme à ton père,*
Sais-tu bien aller du pied?

ROBIN (14)

198 *Oui, oui, par l'âme à ma mère,*
Regarde comme il me sied,
200 *Avant et arrière,*
Belle, avant et arrière.

MARION

202 *Robin, par l'âme à ton père,*
De la tête fais le tour.

ROBINS

Marot, par l'ame me mere,
J'en venrai mout bien a kief.
I fait on tel kiere,
Belle, i fait on tel kiere?

MARIONS

Robin, par l'ame ten pere,
Car nous fai le tour des bras.

ROBINS

Marot, par l'ame me mere,
Tout ensi com tu vaurras.
Est che li maniere,
Belle, est che li maniere?

MARIONS

Robin, par l'ame ten pere,
Sés tu faire le touret?

ROBINS

Oïl, par l'ame me mere.
Ra il en mi biau vallet,
Devant et derriere,
Belle, devant et derriere?

MARIONS

Robin, par l'ame ten pere,
Sés tu baler as seriaus?

ROBINS

Oïl, par l'ame me mere,
Mais j'ai trop mains de caviaus

ROBIN

Marot, par l'âme à ma mère,
J'en viendrai fort bien à bout.
Est-ce la manière,
Belle, est-ce la manière?

MARION

Robin, par l'âme à ton père,
Fais-nous donc le tour des bras.

ROBIN

Marot, par l'âme à ma mère,
Tout ainsi que tu voudras.
Est-ce la manière,
Belle, est-ce la manière?

MARION

Robin, par l'âme à ton père,
Sais-tu faire le touret?

ROBIN

Oui, oui, par l'âme à ma mère.
Me trouves-tu beau valet,
Devant et derrière,
Belle, devant et derrière?

MARION

Robin, par l'âme à ton père,
Sais-tu danser aux soirées?

ROBIN

Oui, oui, par l'âme à ma mère,
Mais j'ai bien moins de cheveux

Devant que derriere,
Belle, devant que derriere *.

MARIONS

Robin, sés tu mener le treske *?

ROBINS

Oïl, mais li voie est trop freske,
Et mi housel * sont deskiré.

MARIONS

Nous sommes trop bien atiré;
Ne t'en caut, or fai, par amour.

ROBINS

Aten, je vois pour le tabour
Et pour le muse au gros bourdon *,
Et si amenrai chi Baudon,
Se trouver le puis, et Gautier.
Aussi m'aront il bien mestier
Se li chevaliers revenoit.

MARIONS

Robin, revien a grant esploit,
Et se tu trueves Peronnelle, *
Me compaignesse, si l'apelle,
Li compaignie en vaurra mieus.
Elle est derriere ches courtieus,
Si c'on va au molin Rogier.
Or te haste.

ROBINS

Lais m'escourchier.
Je ne ferai fors courre.

Devant que derrière,
Belle, devant que derrière.

MARION

Robin, sais-tu mener la trêche?

ROBIN

Oui, mais la route est trop fraîche,
Et mes houseaux sont déchirés.

MARION

Nous sommes très bien attifés,
Ne t'en tourmente pas; fais donc, je t'en prie.

ROBIN

Attends, je vais chercher le tambour
Et la musette au gros bourdon.
J'amènerai ici Baudon,
Si je le puis trouver, et Gautier.
Aussi me seraient-ils bien utiles,
Si le chevalier revenait.

MARION

Robin, reviens donc en grande hâte,
Et si tu trouves Peronnelle,
Mon amie, amène-la,
La compagnie en vaudra mieux.
Elle est derrière les courtils
Par où l'on va au moulin Roger.
Hâte-toi.

ROBIN

Laisse-moi me retrousser.
Je ne ferai que courir.

MARIONS

Or va.

ROBINS

Gautier, Baudon, estes vous la ?
Ouvrés mi tost l'uis, biau cousin.

GAUTIERS

Bien soies tu venus, Robin.
Qu'as tu, qui ies si essouflés ?

ROBINS

Que j'ai ? Las ! Je sui si lassés
Que je ne puis m'alaine avoir.

BAUDONS

Di s'on t'a batu.

ROBINS

Nenil voir.

GAUTIERS

Di tost s'on t'a fait nul despit.

ROBINS

Signour, escoutés un petit :
Je sui chi venus pour vous deus,
Car je ne sai queus menestreus *
A keval pria d'amer ore
Marotain, si me dout encore
Que il ne reviegne par la.

BAUDONS

S'il i vient, il le comperra.

MARION

Va donc.

ROBIN (15)

Gautier, Baudon, êtes-vous là ?
Ouvrez-moi vite, beaux cousins.

GAUTIER

Sois le bienvenu, Robin.
Qu'as-tu pour être ainsi essoufflé ?

ROBIN

Ce que j'ai ? Las ! je suis si fatigué
Que je ne puis reprendre haleine.

BAUDON

Dis si l'on t'a battu.

ROBIN

Nenni, certes.

GAUTIER

Dis tôt si l'on t'a fait dépit.

ROBIN

Mes amis, écoutez un peu :
Je suis ici venu pour vous deux,
Car je ne sais quel ménestrel
A cheval pria d'amour tout à l'heure
Marotte, et je crains encore
Qu'il ne revienne par là.

BAUDON

S'il y revient, il le paiera.

GAUTIERS

Che fera mon, par cheste teste !

ROBINS

Vous averés trop boine feste,
Biau signour, se vous i venés,
Car vous et Huars i serés,
Et Peronnelle. Sont chou gent ?
Et s'averés pain de fourment,
Boin froumage et clere fontaine.

BAUDONS

Hé ! biaus cousins, car nous i maine.

ROBINS

Mais vous doi irés chelle part,
Et je m'en irai pour Huart
Et Peronnelle.

BAUDONS

Va dont, va ;
Et nous en irons par decha,
Vers le voie devers le Pierre ;
S'aporterai me fourke fiere.

GAUTIERS

Et je, men gros baston d'espine,
Qui est chiés Bourghet me cousine.

ROBINS

Hé! Peronnelle ! Peronnelle !

PERONNELLE

Robin, ies tu chou ? Quel nouvelle ?

GAUTIER

Certainement, par cette tête!

ROBIN

Vous aurez une très bonne fête,
Beaux amis, si vous y venez,
Car vous et Huart y serez,
Et Peronnelle. Est-ce là du monde?
Vous aurez du pain de froment,
Du bon fromage et de l'eau claire.

BAUDON

Ah! beau cousin, mène-nous y.

ROBIN

Allez tous deux de ce côté,
Et moi j'irai chercher Huart
Et Peronnelle.

BAUDON

Va donc, va;
Et nous nous en irons par là,
En nous dirigeant vers la Pierre.
J'emporterai ma grande fourche.

GAUTIER

Et moi, mon gros bâton d'épine,
Qui est chez Bourguet ma cousine (16).

ROBIN

Hé! Peronnelle! Peronnelle!

PERONNELLE

Robin, c'est toi? Quelle nouvelle?

ROBINS

Tu ne sais ? Marote te mande,
Et s'averons feste trop grande.

PERONNELLE

Et qui i sera ?

ROBINS

Jou et tu ;
Et s'arons Gautier le Testu,
Baudon et Huart et Marote.

PERONNELLE

Vestirai je me belle cote ?

ROBINS

Nenil, Perrette, nenil nient,
Car chis jupiaus trop bien t'avient.
Or te haste, je vois devant.

PERONNELLE

Va, je te sivrai maintenant,
Se j'avoie mes aigniaus tous.

LI CHEVALIERS

Dites, bergiere, n'estes vous
Chelle que je vi hui matin ?

MARIONS

Pour Dieu, sire, alés vo kemin,
Si ferés trop grant courtoisie.

LI CHEVALIERS

Chertes, belle trés douche amie,

ROBIN

Tu ne sais ? Marotte te demande ;
Nous aurons une grande fête.

PERONNELLE

Et qui y sera ?

ROBIN

Moi et toi ;
Puis nous aurons Gautier le Têtu,
Baudon et Huart et Marotte.

PERONNELLE

Vêtirai-je ma belle cotte ?

ROBIN

Nenni, Perrette, nenni point,
Car ce jupeau te va fort bien.
Hâte-toi donc, je vais devant.

PERONNELLE

Va, je te suivrai à l'instant,
Dès que j'aurai tous mes agneaux (17).

LE CHEVALIER (18)

Dites, bergère, n'êtes vous pas
Celle que je vis ce matin ?

MARION

Pour Dieu, seigneur, allez votre chemin,
Vous ferez très grande courtoisie.

LE CHEVALIER

Certes, belle très douce amie,

Je ne le di mie pour mal,
Mais je vois querant chi aval
Un oisel a une sonnette *.

MARIONS

Alés selonc chelle haiette,
Je croi que vous l'i trouverés ;
Tout maintenant i est volés.

LI CHEVALIERS

Est par amour ?

MARIONS

Oïl, sans faille.

LI CHEVALIERS

Chertes, de l'oisel pau me caille,
S'une si belle amie avoie.

MARIONS

Pour Dieu, sire, alés vostre voie,
Car je sui en trop grant frichon !

LI CHEVALIERS

Pour qui ?

MARIONS

Chertes, pour Robechon.

LI CHEVALIERS

Pour lui ?

MARIONS

Voire, s'il le savoit,
Jamais nul jour ne m'ameroit,
Ne je n'aim riens tant comme lui.

Je ne le dis pas pour le mal,
Mais je m'en vais cherchant là-bas
Un oiseau portant une sonnette.

MARION

Allez le long de cette haie,
Je crois que vous l'y trouverez;
Il vient à l'instant d'y voler.

LE CHEVALIER

Est-ce bien vrai ?

MARION

Oui, sans faute.

LE CHEVALIER

Certes, l'oiseau peu m'importerait,
Si j'avais une aussi belle amie.

MARION

Pour Dieu, seigneur, allez votre chemin,
Car je suis en grande frayeur !

LE CHEVALIER

Pour qui ?

MARION

Certes, pour Robichon.

LE CHEVALIER

Pour lui ?

MARION

Vraiment, s'il le savait,
Jamais plus il ne m'aimerait,
Et je n'aime rien tant que lui.

LI CHEVALIERS

Vous n'avés warde de nului,
Se vous volés a mi entendre.

MARIONS

Sire, vous nous ferés sourprendre;
Alés vous ent, laissiés m'ester,
Car je n'ai a vous que parler.
Laissiés m'entendre a mes brebis.

LI CHEVALIERS

Voirement, sui je bien caitis,
Quant je met le mien sens au tien!

MARIONS

Si en alés, si ferés bien;
Aussi voi je chi venir gent.
J'oi Robin flajoler au flajol d'argent,
Au flajol d'argent *.
Pour Dieu, sire, or vous en alés!

LI CHEVALIERS

Bergerette, a Dieu, remanés,
Autre forche ne vous ferai.
Ha! mauvais vilains, mar i fai!
Pour quoi tües tu men faucon?
Qui te donroit un horion
Ne l'aroit il bien emploiét?

ROBINS

Ha! sire, vous feriés pekiét.
Paour ai que il ne m'escape.

LE CHEVALIER

Vous n'avez garde de personne,
Si vous me voulez écouter.

MARION

Seigneur, vous nous ferez surprendre;
Allez-vous en, laissez-moi tranquille,
Car je n'ai que faire de vous parler.
Laissez-moi m'occuper de mes brebis.

LE CHEVALIER

Vraiment, je suis bien misérable,
Lorsque je discute avec toi!

MARION

Allez-vous en donc, vous ferez bien;
D'ailleurs je vois venir du monde.
J'entends Robin flageoler au flageol d'argent,
Au flageol d'argent.
Pour Dieu, seigneur, allez-vous en!

LE CHEVALIER

Bergerette, adieu, restez-là,
Je ne vous forcerai pas davantage.
Ah! mauvais vilain, gare à toi (19)!
Pourquoi massacres-tu mon faucon?
Qui te donnerait un horion
Ne l'aurait pas mal employé!

ROBIN

Ah! seigneur, vous feriez péché.
J'ai peur qu'il ne m'échappe.

Li chevaliers

Tien de loier cheste souspape *,
Quant tu le manies si gent.

Robins

Hareu! Dieus! Hareu! boine gent!

Li chevaliers

Fais tu noise? Tien che tatin.

Marions

Sainte Marie! j'oi Robin!
Je croi que il soit entrepris.
Anchois perdroie mes brebis
Que je ne l'i alasse aidier!
Lasse! je voi le chevalier!
Je croi que pour mi l'ait batu.
Robin, dous amis, que fais tu?

Robins

Chertes, douche amie, il m'a mort.

Marions

Par Dieu, sire, vous avés tort,
Qui ensi l'avés deskiré.

Li chevaliers

Et comment a il atiré
Men faucon? Eswardés, bergiere.

Marions

Il n'en sét mie le maniere;
Pour Dieu, sire, or li pardonnés.

LE CHEVALIER (20)

Tiens en paiement ce soufflet,
Pour le manier si gentiment.

ROBIN

Haro! Dieu! Haro! Bonnes gens!

LE CHEVALIER

Tu fais du bruit? Tiens cette claque.

MARION

Sainte Marie! J'entends Robin!
Je crois qu'il est attaqué.
Je perdrais plutôt mes brebis
Que de ne pas aller l'aider!
Hélas! je vois le chevalier!
Pour moi sans doute il l'a battu (21).
Robin, doux ami, que fais-tu?

ROBIN

Certes, douce amie, il m'a tué.

MARION

Par Dieu, seigneur, vous avez tort,
Qui l'avez ainsi déchiré.

LE CHEVALIER

Et comment a-t-il arrangé
Mon faucon? Regardez, bergère.

MARION

Il n'en connaît pas le maniement;
Pour Dieu, seigneur, pardonnez-lui.

Li chevaliers

Volentiers, s'avoec moi venés.

Marions

Je non ferai.

Li chevaliers

Si ferés voir,
N'autre amie ne vueil avoir,
Et vueil que chis kevaus vous porche *.

Marions

Chertes, dont me ferés vous forche.
Robin, que ne me reskeus tu ?

Robins

Ha las ! or ai jou tout perdu !
A tart i venront mi cousin !
Je pert Marot, s'ai un tatin,
Et deskiré cote et sercot * !

Gautiers

Hé ! resveille ti, Robin,
Car on en maine Marot,
Car on en maine Marot *.

Robins

Baudon, Gautier, estes vous la ?
J'ai tout perdu, Marot s'en va * !

Gautiers

Et que ne l'alons nous reskourre.

LE CHEVALIER

Volontiers, si vous venez avec moi.

MARION

Je n'en ferai rien.

LE CHEVALIER

Si fait,
Autre amie je ne veux avoir,
Et veux que ce cheval vous porte (22).

MARION

Vous me ferez donc violence.
Robin, que ne me secours-tu ?

ROBIN (23)

Ah ! malheureux ! J'ai tout perdu !
Trop tard y viendront mes cousins !
Je perds Marot, j'ai une claque
Et déchirés cotte et surcot !

GAUTIER (24)

Hé ! réveille-toi, Robin,
Car on emmène Marot,
Car on emmène Marot.

ROBIN (25)

Baudon, Gautier, êtes-vous là ?
J'ai tout perdu, Marot s'en va !

GAUTIER

Que ne l'allons-nous secourir ?

ROBINS

Taisiés, il nous courroit ja soure,
S'il en i avoit quatre chens.
Ch'est uns chevaliers hors dou sens.
Si a une si grant espée!
Ore me donna tel colée
Que je le sentirai grant tans.

GAUTIERS

Se j'i fusse venus a tans,
Il i eüst eü meslée.

ROBINS

Or eswardons lour destinée,
Par amour, si nous embuissons
Tuit troi derriere ches buissons,
Car je vueil Marion sekourre,
Se vous le m'aidiés a reskourre.
Li cuers m'est un pau revenus.

MARIONS

Biaus sire, traiés vous ensus
De mi, si ferés grant savoir.

LI CHEVALIERS

Damiselle, non ferai voir,
Ains vous en menrai avec moi,
Et si arés je sai bien quoi.
Ne soiés envers mi si fiere *,
Prendés chest oisel de riviere,
Que j'ai pris, si en mengeras.

ROBIN

Taisez-vous, il nous courrait sus,
Fussions-nous même quatre cents.
C'est un chevalier hors de sens.
Il a une si grande épée !
Il m'en a donné un tel coup
Que je le sentirai longtemps.

GAUTIER

Si j'y étais venu à temps,
Il y aurait eu bataille.

ROBIN

Voyons ce qu'ils deviennent,
Je vous en prie, embusquons-nous
Tous trois derrière ces buissons,
Car je veux secourir Marion,
Si vous m'aidez à la rescousse.
Le cœur m'est un peu revenu (26).

MARION

Beau seigneur, éloignez-vous
De moi, vous ferez sagement.

LE CHEVALIER

Demoiselle, je n'en ferai rien,
Mais je vous emmènerai avec moi,
Et vous aurez je sais bien quoi.
Ne soyez envers moi si fière,
Prenez cet oiseau de rivière,
Que j'ai pris; tu en mangeras.

MARIONS

J'ai plus kier men froumage cras,
Et men pain et mes boines pumes
Que vostre oisel a tout les plumes ;
Ne de riens ne me poés plaire.

LI CHEVALIERS

Qu'est che ? Ne porrai je dont faire
Cose qui te viengne a talent?

MARIONS

Sire, sachiés chertainement
Que nenil riens ne vous i vaut.

LI CHEVALIERS

Bergerette, et Dieus vous consaut !
Chertes, voirement sui je beste
Quant a cheste beste m'areste !
A Dieu, bergiere.

MARIONS

A Dieu, biaus sire.
Lasse ! or est Robins en grant ire,
Car bien me cuide avoir perdue !

ROBINS.

Hou ! hou !

MARIONS

Dieus ! Ch'est il qui la hue !
Robin, dous amis, comment vait ?

ROBINS

Marote, je sui de boin hait,
Et garis, puis que je te voi.

MARION

J'aime mieux mon fromage gras,
Et mon pain et mes bonnes pommes
Que votre oiseau avec ses plumes.
En rien vous ne me pouvez plaire.

LE CHEVALIER

Qu'est-ce ? Ne pourrai-je donc faire
Chose qui te fasse plaisir ?

MARION

Seigneur, sachez certainement
Que non, rien ne vous peut servir.

LE CHEVALIER

Bergère, que Dieu vous conseille !
Certes, vraiment je suis bien bête
Quand à cette bête je m'arrête !
Adieu, bergère.

MARION

Adieu, beau seigneur.
Lasse ! Robin est bien fâché (27),
Car il croit bien m'avoir perdue !

ROBIN

Hou ! hou !

MARION

Dieu ! C'est lui qui huche là !
Robin, doux ami, comment va ?

ROBIN

Marotte, je suis en belle humeur,
Et guéri, puisque je te vois.

MARIONS

404 Vien donques cha, acole moi.

ROBINS

Volentiers, suer, puis qu'il t'est bel.

MARIONS

406 Eswardés de chest soterel,
Qui me baise devant le gent *.

GAUTIERS

408 Marot, nous sommes si parent;
Onques ne vous doutés de nous.

MARIONS

410 Je ne le di mie pour vous,
Mais il par est si soteriaus
412 Qu'il en feroit devant tous chiaus
De no ville autretant comme ore.

ROBINS

414 Bé! Qui s'en tenroit?

MARIONS

Et encore!
Eswardés comme est reveleus!

ROBINS

416 Dieus! com je seroie ja preus,
Se li chevaliers revenoit!

MARIONS

418 Voirement, Robin, que che doit?
Que tu ne sés par quel engien
420 Je m'escapai.

MARION

404 Viens donc ici, embrasse-moi.

ROBIN

Volontiers, sœur, puisqu'il te plaît (28).

MARION

406 Voyez un peu ce petit sot,
Qui me baise devant le monde.

GAUTIER

408 Marot, nous sommes ses parents ;
Jamais n'ayez crainte de nous.

MARION

410 Je ne le dis pas pour vous,
Mais c'est un tel petit sot
412 Qu'il en ferait devant tous ceux
Du village autant qu'à cette heure.

ROBIN

414 Bé ! Qui se retiendrait (29) ?

MARION

Encore !
Voyez comme il est fanfaron !

ROBIN

416 Comme à présent je serais brave,
Si le chevalier revenait !

MARION

418 Vraiment, Robin, mais à quoi bon ?
Car tu ne sais par quel moyen
420 Je m'échappai.

ROBINS

Je le sai bien,
Nous veïmes tout ten couvin.
Demande Baudon, men cousin,
Et Gautier, quant t'en vi partir,
S'il orent en mi que tenir.
Trois fois lour escapai tous deus.

GAUTIERS

Robin, tu ies trop courageus;
Mais quant le cose est bien alée,
De legier doit estre ouvliée;
Ne nus n'i doit après entendre.

BAUDONS

Il nous couvient Huart atendre,
Et Peronnelle, qui venront.
Ho! vés les chi!

GAUTIERS

Voirement sont.
Di, Huart, as tu te kevrette * ?

HUARS

Oïl.

MARIONS

Bien viengnes tu, Perrette!

PERONNELLE

Marote, Dieus te beneïe!

MARIONS

Tu as esté trop souhaidie.
Or est il bien tans de canter :

ROBIN

Je le sais bien,
Nous avons vu toute ta conduite.
422 Demande à Baudon, mon cousin,
Et à Gautier, quand je te vis partir,
424 S'ils ont eu peine à me tenir.
Trois fois j'échappai à tous deux.

GAUTIER

426 Robin, tu es très courageux;
Mais puisque la chose s'est bien passée,
428 Elle doit être aisément oubliée;
Il ne faut plus s'en occuper.

BAUDON

430 Il nous faut attendre Huart
Et Peronnelle, qui vont venir.
432 Oh! les voici!

GAUTIER

Ce sont bien eux (30).
Dis, Huart, as-tu ta chevrette?

HUART

434 Oui.

MARION

Sois la bienvenue, Perrette!

PERONNELLE

Marotte, que Dieu te bénisse!

MARION

436 Tu as été bien désirée.
A cette heure il est temps de chanter :

Avoec telle compaignie
Doit on bien joie mener.

BAUDONS

Sommes nous ore tuit venu ?

HUARS

Oïl.

MARIONS

Or pourpensons un ju.

HUARS

Veus tu as rois et as roïnes *.

MARIONS

Mais des jus c'on fait as estrines,
Entour le veille de Noel *.

HUARS

A Saint Coisne *.

BAUDONS

Je ne vueil el.

MARIONS

Ch'est vilains jus, on i conkie.

HUARS

Marote, si ne riés mie *.

MARIONS

Et qui le nous devisera ?

HUARS

Jou, trop bien. Quiconque rira
Quant il ira au saint offrir,

En pareille compagnie
On doit bien joie mener.

BAUDON

Sommes-nous maintenant tous venus?

HUART

Oui.

MARION

Alors, cherchons un jeu.

HUART

Veux-tu le jeu des rois et des reines?

MARION

Plutôt les jeux qu'on fait aux étrennes,
A la veillée de Noël.

HUART

A Saint Cosme.

BAUDON

Je ne demande pas mieux.

MARION

C'est vilain jeu, on y bafoue.

HUART

Marotte, vous ne rirez pas.

MARION

Et qui nous l'expliquera?

HUART

Moi, très bien. Quiconque rira
Quand il ira au saint offrir,

U lieu Saint Coisne doit seïr;
452 Et qui en puist avoir s'en ait *.

GAUTIERS

Qui le sera?

ROBINS

Jou.

BAUDONS

Ch'est bien fait.
454 Gautier, offrés premierement.

GAUTIERS

Tenés, Saint Coisne, che present *,
456 Et se vous en avés petit,
Tenés.

ROBINS

Ho! il le doit; il rit *.

GAUTIERS

458 Chertes, ch'est drois.

HUARS

Marote, or sus.

MARIONS

Qui le doit?

HUARS

Gautiers li Testus.

MARIONS

460 Tenés, Saint Coisne, biaus dous sire.

HUARS

Dieus! comme elle se tient de rire!
462 Qui va après? Perrette, alés.

Au lieu de Saint Cosme doit s'asseoir ;
452 Et que celui qui peut gagner gagne.

GAUTIER

Qui le sera ?

ROBIN

Moi.

BAUDON

C'est très bien (31).
454 Gautier, offrez le premier.

GAUTIER

Tenez, Saint Cosme, ce présent,
456 Et si vous en avez trop peu,
Tenez (32).

ROBIN

Oh ! il a perdu, il rit.

GAUTIER

458 Certes, c'est juste.

HUART

Marotte, à toi.

MARION

Qui a perdu ?

HUART

Gautier le Têtu (33).

MARION

460 Tenez, Saint Cosme, beau doux sire.

HUART

Dieu ! Comme elle se tient de rire !
462 Qui va après ? Perrette, allez.

PERONNELLE

Biaus sire Saint Coisne, tenés,
464 Je vous aporte che present.

ROBINS

Tu te passes et bel et gent.
466 Or sus, Huart, et vous, Baudon.

BAUDONS

Tenés, Saint Coisne, che biau don.

GAUTIERS

468 Tu ris, ribaus, dont tu le dois.

BAUDONS

Non fach.

GAUTIERS

Huart, aprés.

HUARS

Je vois.
470 Vés chi deus mars.

GAUTIERS

Vous le devés.

HUARS

Or, tout coi, point ne vous levés,
472 Car encore n'ai je point ris.

GAUTIERS

Que ch'est, Huart? Est chou estris *?
474 Tu veus toudis estre batus.
Mal soiés vous ore venus!
476 Or le paiés tost sans dangier.

PERONNELLE

Beau seigneur Saint Cosme, tenez,
Je vous apporte ce présent.

ROBIN

Tu t'en tires bien gentiment.
Allons, Huart, et toi, Baudon.

BAUDON

Tenez, Saint Cosme, ce beau don.

GAUTIER

Tu ris, ribaud, tu as perdu.

BAUDON

Non pas.

GAUTIER

Huart, après.

HUART

J'y vais.
Voici deux marcs.

GAUTIER

Tu as perdu.

HUART

Tout beau, et ne te lève point,
Car je n'ai pas encore ri.

GAUTIER

Qu'est-ce, Huart? Est-ce une chicane?
Tu veux toujours être battu.
Ici sois-tu le mal venu!
Paie vite et sans difficulté.

HUARS

Je le vueil volentiers paier.

ROBINS

Tenés, Sains Coisnes. Est che pais?

MARIONS

Ho! signour, chis jus est trop lais.
En est, Perrette?

PERONNELLE

Il ne vaut nient.
Et sachiés que bien apartient
Que fachons autres festelettes.
Nous sommes chi deus baisselettes,
Et vous estes entre vous quatre.

GAUTIERS

Faisons un pet pour nous esbatre.
Je n'i voi si boin.

ROBINS

Fi! Gautier,
Savés si bel esbanoier
Que devant Marote m'amie
Avés dit si grant vilenie!
Dehait ait par mi le musel
A cui il plaist ne il est bel!
Or ne vous aviegne jamais!

GAUTIERS

Je le lairai pour avoir pais.

HUART

Je le veux volontiers payer (34).

ROBIN

Tenez, Saint Cosme. Est-ce paix ?

MARION

Mes amis, ce jeu est trop laid.
N'est-ce pas, Perrette ?

PERONNELLE

Il ne vaut rien.
Et puis il serait convenable
D'avoir d'autres divertissements.
Nous sommes ici deux fillettes,
Et vous autres vous êtes quatre.

GAUTIER

Faisons un ... pour nous ébattre.
Je ne vois rien de si bon.

ROBIN

Fi ! Gautier,
Savez-vous si bien plaisanter
Que devant Marotte m'amie
Ayez dit si grande vilenie !
Malheur ait parmi le museau
Celui qui le trouve bien ou beau !
Que cela ne t'arrive plus !

GAUTIER

Je ne le ferai plus pour avoir la paix.

BAUDONS

Or faisons un ju.

HUARS

Quel veus tu?

BAUDONS

Je vueil, o Gautier le Testu,
Jouer as rois et as roïnes,
Et je ferai demandes fines,
Se vous me volés faire roi.

HUARS

Nenil, sire, foi que vous doi,
Ains ira au nombre des mains.

GAUTIERS

Chertes, tu dis bien, biaus compains,
Et chius qui kiet en dis soit rois.

HUARS

Ch'est bien de nous tous li otrois.
Or cha! metons nos mains ensanle.

BAUDONS

Sont elles bien? Que vous en sanle?
Li queus commenchera?

HUARS

Gautiers.

GAUTIERS

Je commencherai volentiers.
Empreu *.

BAUDON

494 Faisons donc un jeu.

HUART

Lequel veux-tu?

BAUDON

Je veux, avec Gautier le Têtu,
496 Jouer aux rois et aux reines;
Je ferai des demandes jolies,
498 Si vous me voulez faire roi.

HUART

Non, seigneur, foi que je vous dois,
500 Mais on comptera avec les mains.

GAUTIER

Tu as raison, beau compagnon,
502 Et que celui qui tombe à dix soit roi.

HUART

C'est bien de nous tous le consentement.
504 Or ça! mettons nos mains ensemble (35).

BAUDON

Sont-elles bien? Que vous en semble?
506 Lequel commencera?

HUART

Gautier.

GAUTIER

Je commencerai volontiers.
508 En pre (36).

HUARS

Et deus.

ROBINS

Et trois.

BAUDONS

Et quatre.

HUARS

Conte après, Marot, sans debatre.

MARIONS

510 Trop volentiers. Et chinc.

PERONNELLE

Et sis.

GAUTIERS

Et set.

HUARS

Et wit.

ROBINS

Et noef.

BAUDONS

Et dis.

512 Enhenc, biau signour, je sui rois!

GAUTIERS

Par le mere Dieu, chou est drois,
514 Et nous tuit, je croi, le volons.

ROBINS

Levons le haut et couronons,
516 Ho! bien est.

HUART

Et deux.

ROBIN

Et trois.

BAUDON

Et quatre.

HUART

Compte après, Marot, sans discuter.

MARION

Très volontiers. Et cinq.

PERONNELLE

Et six.

GAUTIER

Et sept.

HUART

Et huit.

ROBIN

Et neuf.

BAUDON

Et dix.

Hé! hé! beaux seigneurs, je suis roi!

GAUTIER

Par la mère de Dieu, c'est juste,
Et nous tous, je crois, y consentons.

ROBIN

Levons le haut et le couronnons.
Oh! c'est bien (37).

HUARS

Hé! Perrette, or donne,
Par amour, en lieu de couronne,
Au roi ten capel de festus.

PERONNELLE

Tenés, rois.

BAUDONS

Gautiers li Testus,
Venés a court, tantost venés.

GAUTIERS

Volentiers, sire. Commandés
Tel cose que je puisse faire,
Et qui ne soit a mi contraire;
Je le ferai tantost pour vous.

BAUDONS

Di mi : Fus tu onques jalous?
Et puis s'apellerai Robin.

GAUTIERS

Oïl, sire, pour un mastin,
Que j'oï hurter, l'autre fie,
A l'uis de le cambre m'amie;
Si en souspechonai un homme.

BAUDONS

Or sus, Robin.

ROBINS

Rois, walecomme *.
Demande mi chou qu'il te plaist.

HUART

Hé ! Perrette, donne
Je t'en prie, en guise de couronne,
Au roi ton chapeau de paille.

PERONNELLE

Tenez, roi.

BAUDON

Gautier le Têtu,
Venez à la cour, tout de suite venez.

GAUTIER (38)

Volontiers, sire. Commandez
Telle chose que je puisse faire,
Et qui ne me soit pas contraire ;
Je le ferai aussitôt pour vous.

BAUDON

Dis-moi : Fus-tu jamais jaloux ?
Et puis j'appellerai Robin.

GAUTIER

Oui, sire, pour un mâtin,
Que j'entendis heurter, l'autre fois,
A la porte de mon amie ;
Je soupçonnai que ce fût un homme.

BAUDON

Allons, Robin.

ROBIN

Roi, welcomme.
Demande-moi ce qu'il te plaît.

BAUDONS

Robin, quant une beste naist,
A quoi sés tu qu'elle est femelle?

ROBINS

Cheste demande est boine et belle!

BAUDONS

Dont i respont.

ROBINS

Non ferai voir;
Mais se vous le volés savoir,
Sire rois, au cul li wardés.
El de mi vous n'en porterés.
Me cuidiés vous chi faire honte?

MARIONS

Il a droit voir.

BAUDONS

A vous que monte?

MARIONS

Si fait, car li demande est laide.

BAUDONS

Marot, et je vueil qu'il souhaide
Sen voloir.

ROBINS

Je n'os, sire.

BAUDONS

Non?

ROBINS

Va, s'acole dont Marion
Si douchement que il li plaise.

BAUDON

Robin, quand une bête naît,
A quoi sais-tu qu'elle est femelle?

ROBIN

Cette demande est bonne et belle!

BAUDON

Réponds-y donc.

ROBIN

Je n'en ferai rien;
Mais si vous le voulez savoir,
Sire roi, sous la queue lui regardez.
Rien plus de moi vous n'obtiendrez.
Me croyez-vous faire ici honte?

MARION

Il a raison.

BAUDON

Que vous importe?

MARION

Si fait, car la demande est laide.

BAUDON

Marotte, je veux qu'il exprime
Son vœu.

ROBIN

Je n'ose sire.

BAUDON

Non?

ROBIN

Va donc, embrasse Marion
Si doucement que il lui plaise (39).

MARIONS

Eswar du sot, s'il ne me baise.

ROBINS

Chertes, non fach.

MARIONS

Vous i mentés.
Encore i pert il ; eswardés ;
Je cuit que mors m'a ou visage.

ROBINS

Je cuidai tenir un froumage,
Si te senti je tenre et mole.
Vien avant, suer, et si m'acole,
Par pais faisant.

MARIONS

Va diavle, sos !
Tu poises autant comme uns blos !

ROBINS

Or de par Dieu !

MARIONS

Vous vous courchiés ?
Venés cha, si vous rapaisiés,
Biaus sire, et je ne dirai plus.
N'en soiés honteus ne confus.

BAUDONS

Venés a court, Huart, venés.

HUARS

Je vois, puis que vous le volés.

MARION

Voyez le sot, s'il ne me baise!

ROBIN

Certes, c'est faux.

MARION

Vous y mentez.
Il y paraît encore ; regardez ;
Je crois qu'il m'a mordue au visage.

ROBIN

Je croyais tenir un fromage,
Tant je te sentis tendre et molle.
Avance, sœur, embrasse-moi,
Pour faire la paix.

MARION

Va, diable sot !
Tu es aussi pesant qu'un bloc!

ROBIN

De par Dieu !

MARION

Vous vous fâchez ?
Venez ça et vous apaisez,
Beau seigneur, je ne dirai plus rien.
N'en soyez honteux ne confus.

BAUDON

Venez à la court, Huart, venez.

HUART

J'y vais, puisque vous le voulez.

BAUDONS

Or di, Huart, si t'aït Dieus!
Quel viande tu aimes mieus.
Je sai bien se voir m'en diras.

HUARS

Boins fons de porc pesant et cras,
A le fort aillie de nois.
Chertes, j'en menjai l'autre fois
Tant que j'en euch le menison.

BAUDONS

Hé! Dieus! com faite venison!
Huars n'en diroit autre cose.

HUARS

Perrette, alés a court.

PERONNELLE

Je n'ose.

BAUDONS

Si feras, si, Perrette. Or di,
Par chelle foi que tu dois mi,
Le plus grant joie c'ainc eüsses
D'Amours, en quel lieu que tu fusses.
Or di, et je t'escouterai.

PERONNELLE

Sire, volentiers le dirai :
Par foi, chou est quant mes amis,
Qui en mi cuer et cors a mis,
Tient a mi as cans compaignie,

BAUDON

562 Dis nous, Huart, et Dieu te sauve !
Quel manger aimes-tu le mieux ?
564 Je saurai bien si tu dis vrai.

HUART

Un bon derrière de porc, pesant et gras,
566 A la forte purée d'ail et de noix.
Certes, j'en mangeai l'autre fois
568 Tant que j'en eus le dévoîment.

BAUDON

Hé ! Dieu ! la belle venaison !
570 Huart ne sait dire autre chose.

HUART

Perrette, allez à la cour.

PERONNELLE

Je n'ose.

BAUDON

572 Si fait, Perrette, si. Dis donc,
Par la foi que tu me dois,
574 Quel fut jamais ton plus grand plaisir
D'amour, en quelque lieu que ce fût.
576 Dis donc, et je t'écouterai.

PERONNELLE

Sire, volontiers, je le dirai :
578 En vérité, c'est quand mon ami,
Qui en moi cœur et corps a mis,
580 Me tient dans les champs compagnie,

Lés mes brebis, sans vilenie,
Plusours fois, menu et souvent.

BAUDONS

Sans plus ?

PERONNELLE

Voire, voir.

HUARS

Elle ment.

BAUDONS

Par le sain Dieu, je le croi bien.
Marote, or sus, vien a court, vien.

MARIONS

Faites mi dont demande belle.

BAUDONS

Volentiers. Di mi, Marotelle,
Combien tu aimes Robinet,
Men cousin, che joli vallet.
Honnie soit qui mentira !

MARIONS

Par foi, je n'en mentirai ja.
Je l'aim, sire, d'amour si vraie
Que je n'aim tant brebis que j'aie,
Nes cheli qui a aignelé.

BAUDONS

Par le sain Dieu, ch'est bien amé ;
Je vueil qu'il soit de tous seü.

Près de mes brebis, sans vilenie,
Plusieurs fois, souvent.

BAUDON

Sans plus?

PERONNELLE

Vrai, vrai.

HUART

Elle ment.

BAUDON

Par le sein Dieu, je le crois bien.
Marotte, allons, viens à la cour, viens.

MARION

Fais-moi donc une demande belle.

BAUDON

Volontiers. Dis-moi, Marotelle,
Combien tu aimes Robinet,
Mon cousin, ce joli valet.
Honnie soit qui mentira!

MARION

Par foi, je ne mentirai pas.
Je l'aime, sire, d'amour si vrai
Que je n'aime autant aucune de mes brebis,
Pas même celle qui a agnelé.

BAUDON

Par le sein Dieu, c'est bien aimé;
Je veux que ce soit su de tous.

GAUTIERS

Marote, il t'est trop meskeü !
Li leus emporte une brebis *!

MARIONS

Robin, cour i tost, dous amis,
Anchois que li leus le menjue.

ROBINS

Gautier, prestés mi vo machue;
Si verrés ja bacheler preu.
Hareu! le leu! le leu! le leu!
Sui je li plus hardis qui vive?
Tien, Marote.

MARIONS

Lasse! caitive!
Comme elle revient dolereuse!

ROBINS

Mais eswar comme elle est croteuse!

MARIONS

Et comment tiens tu chelle beste!
Elle a le cul devers le teste.

ROBINS

Ne puet caloir; che fu de haste,
Quant je le pris. Marote, or taste
Par u li leus l'avoit aerse.

GAUTIERS

Mais eswar comme elle est chi perse.

GAUTIER

Marotte, il t'arrive un malheur!
Le loup emporte une brebis!

MARION

Robin, cours y vite, doux ami,
Avant que le loup ne la mange.

ROBIN

Gautier, prête-moi ta massue.
Vous allez voir un brave gars.
Haro! le loup! le loup! le loup (40).
Suis-je le plus hardi qui vive?
Tiens, Marotte.

MARION

Lasse! Malheureuse!
Comme elle revient endolorie!

ROBIN

Regarde, comme elle est crottée.

MARION

Et comment tiens-tu cette bête!
Elle a le derrière à la tête.

ROBIN

Cela ne fait rien; c'est de la hâte,
Quand je l'ai prise. Marotte, tâte
Par où le loup l'avait saisie.

GAUTIER

Vois plutôt comme elle est ici percée.

MARIONS

614 Gautier, que vous estes vilains !

ROBINS

Marote, tenés l'en vos mains,
616 Mais wardés bien que ne vous morde*.

MARIONS

Non ferai, car elle est trop orde ;
618 Mais laissiés l'aler pasturer.

BAUDONS

Sés tu de quoi je vueil parler,
620 Robin ? Se tu aimes autant
Marotain com tu fais sanlant,
622 Saches je le te loueroie
A prendre, se Gautiers l'otroie.

GAUTIERS

624 Il m'est bel.

ROBINS

Et je le vueil bien.

BAUDONS

Pren le dont.

ROBINS

Cha, est che tout mien ?

BAUDONS

626 Oïl, nus ne t'en fera tort.

MARIONS

Hé ! Robin, que tu m'estrains fort !
628 Ne sés tu faire bellement !

MARION

Gautier, que vous êtes vilain!

ROBIN

Marotte, prends-la dans tes mains,
Mais garde-toi qu'elle ne te morde.

MARION

Je n'en veux pas, elle est trop sale;
Laissez-la aller pâturer.

BAUDON

Sais-tu de quoi je veux parler,
Robin? Si tu aimes autant
Marotte que tu en as l'air,
Certes, je te conseillerais
De la prendre, si Gautier y consent.

GAUTIER

Cela me va.

ROBIN

Et moi, je le veux bien.

BAUDON

Prends-la donc.

ROBIN (41)

Est-ce tout à moi?

BAUDON

Oui, nul ne t'en fera tort.

MARION

Hé! Robin, que tu m'étreins fort!
Ne sais-tu faire gentiment!

BAUDONS

Ch'est grant merveille qu'il ne prent
De ches deus gens Perrette envie.

PERONNELLE

Cui? mi? Je n'en sai nul en vie
Qui jamais eüst de mi cure.

BAUDONS

Si aroit voir par aventure,
Se tu l'osoies assaier.

PERONNELLE

A cui?

BAUDONS

A mi u a Gautier.

HUARS

Mais a mi, trés douche Perrette.

GAUTIERS

Voire, sire, pour vo musette
Tu n'as el monde plus vaillant;
Mais j'ai au mains ronchi traiant,
Boin harnas, et herche, et carue,
Et si sui sires de no rue;
S'ai houche et sercot tout d'un drap;
Et s'a me mere un boin hanap,
Qui m'eskerra s'elle moroit,
Et une rente c'on li doit
De grain sour un molin a vent,
Et une vake qui nous rent

BAUDON

C'est bien étonnant qu'il ne prend
A Perrette envie de ce couple.

PERONNELLE

A qui ? A moi ? Je ne sais homme en vie
Qui jamais eût souci de moi.

BAUDON

Si, il y en aurait peut-être,
Si tu l'osais essayer.

PERONNELLE

Avec qui ?

BAUDON

Avec moi ou Gautier.

HUART

Plutôt avec moi, très douce Perrette.

GAUTIER (42)

Il est vrai que pour la musette
Tu n'as personne qui te surpasse ;
Mais moi, j'ai un cheval de trait,
Bon harnais, et herse, et charrue,
Et je suis le maître de notre rue ;
J'ai housse et surcot d'un seul morceau de drap;
Et ma mère a un bon hanap,
Qui me reviendra à sa mort,
Et une rente qu'on lui doit
De grain sur un moulin à vent,
Et une vache qui nous rend

648 Le jour assés lait et froumage.
N'a il en mi boin mariage,
650 Dites, Perrette ?

PERONNELLE

Oïl, Gautier,
Mais je n'oseroie acointier
652 Nului, pour men frere Guiot,
Car vous et il estes doi sot;
654 S'en porroit tost venir bataille.

GAUTIERS

Se tu ne me veus, ne m'en caille.
656 Entendons a ches autres noches.

HUARS

Di mi, qu'as tu chi en ches boches?

PERONNELLE

658 Il i a pain, sel et cresson.
Et tu, as tu riens, Marion ?

MARIONS

660 Naje voir, demande Robin,
Fors dou froumage d'ui matin,
662 Et dou pain qui nous demoura,
Et des pumes qu'il m'aporta.
664 Vés en chi, se vous en volés.

GAUTIERS

Et qui veut deus gambons salés?

HUARS

666 U sont il ?

Par jour pas mal de lait et de fromage.
N'y a-t-il pas en moi un bon mariage,
Dites, Perrette?

PERONNELLE

Si, Gautier,
Mais je n'oserais fréquenter
Personne, à cause de mon frère Guyot,
Car vous et lui êtes deux sots;
Il en pourrait tôt naître une bataille.

GAUTIER

Si tu ne me veux pas, peu m'importe.
Occupons-nous de ces autres noces.

HUART (43)

Dis-moi, qu'as-tu là dans ces bosses?

PERONNELLE

Il y a pain, sel et cresson.
Et toi, n'as-tu rien, Marion?

MARION

Non vraiment, demande à Robin,
Si ce n'est du fromage de ce matin,
Et du pain qui nous est resté,
Et des pommes qu'il m'apporta.
En voici, si vous en voulez.

GAUTIER

Et qui veut deux jambons salés?

HUART

Où sont-ils?

GAUTIERS

Vés les chi tous prés.

PERONNELLE

Et jou ai deus froumages frés.

HUARS

Di, de quoi sont il?

PERONNELLE

De brebis.

ROBINS

Signour, et j'ai des pois rostis.

HUARS

Cuides tu par tant estre quites?

ROBINS

Naje. Encore ai je pumes cuites.
Marion, en veus tu avoir?

MARIONS

Nient plus?

ROBINS

Si ai.

MARIONS

Di me dont voir
Que chou est que tu m'as wardé.

ROBINS

J'ai encore un tel pasté,
Qui n'est mie de lasté,
Que nous mengerons, Marote,

GAUTIER

Les voici tout près.

PERONNELLE

Et moi, j'ai deux fromages frais.

HUART

De quoi sont-ils ?

PERONNELLE

De brebis.

ROBIN

Amis, moi j'ai des pois rôtis.

HUART

Crois-tu pour si peu en être quitte ?

ROBIN

Non. J'ai aussi des pommes cuites.
Marion, en veux-tu avoir ?

MARION

C'est tout ?

ROBIN

Non pas.

MARION

Dis-moi donc vraiment
Ce que c'est que tu m'as gardé.

ROBIN

Encore j'ai un pâté,
Qui n'est pas de pauvreté,
Que nous mangerons, Marotte,

Bec a bec, et mi et vous.
Chi me ratendés, Marote,
Chi venrai parler a vous.
Marote, veus tu plus de mi?

MARIONS

Oje, en nom Dieu.

ROBINS

Et je te di
Que jou ai un tel capon,
Qui a gros et cras crepon,
Quẹ nous mengerons, Marote,
Bec a bec, et mi et vous.
Chi me ratendés, Marote,
Chi venrai parler a vous.

MARIONS

Robin, revien dont tost a nous.

ROBINS

Ma douche amie, volentiers;
Et vous, mengiés endementiers
Que j'irai, si ferés que sage.

MARIONS

Robin, nous feriemmes outrage.
Saches que je te vueil atendre.

ROBINS

Non feras, mais fai chi estendre
Ten jupel en lieu de touaille,
Et si metés sus vo vitaille,
Car je revenrai maintenant*.

Bec à bec, et moi et vous.
Ici m'attendez, Marotte,
J'y viendrai parler à vous.
Marotte, veux-tu davantage de moi ?

MARION

Oui, de par Dieu !

ROBIN

Et je te dis
Que j'ai encore un chapon,
Qui a gros et gras croupion,
Que nous mangerons, Marotte,
Bec à bec, et moi et vous.
Ici m'attendez, Marotte,
J'y viendrai parler à vous.

MARION

Robin, reviens donc vite à nous.

ROBIN

Ma douce amie, volontiers ;
Et vous, mangez cependant
Que j'irai, vous ferez sagement.

MARION

Robin, nous te ferions outrage.
Sache que je te veux attendre.

ROBIN

Non pas, mais fais ici étendre
Ton jupeau en guise de nappe,
Et mettez dessus vos victuailles,
Car je reviendrai tout de suite (44).

MARIONS

Met ten jupel, Perrette, avant,
Aussi est il plus blans dou mien.

PERONNELLE

Chertes, Marot, je le vueil bien,
Puis que vo volentés i est ;
Tenés, veés le chi tout prest,
Estendés l'u vous le volés.

HUARS

Or cha, biau signour, aportés,
S'il vous plaist, vo viande cha.

PERONNELLE

Eswar, Marote, je voi la,
Che me sanle, Robin venant.

MARIONS

Ch'est mon ; et si vient tout balant.
Que te sanle ? Est il boins caitius ?

PERONNELLE

Chertes, Marot, il est faitius,
Et de faire a ten gré se paine.

MARIONS

Eswar les cornours qu'il amaine.

HUARS

U sont il ?

GAUTIERS

Vois tu ches vallés,
Qui tienent ches deus grans cornés ?

MARION

Mets d'abord ton jupeau, Perrette,
Car il est plus blanc que le mien.

PERONNELLE

Certes, Marot, je le veux bien,
Puisque c'est votre volonté;
Tenez, le voici tout prêt,
Étendez-le où vous voulez (45).

HUART

Or çà, beaux seigneurs, apportez,
S'il vous plaît, vos vivres ici (46).

PERONNELLE

Regarde, Marotte, je vois là,
Ce me semble, Robin qui vient.

MARION

C'est vrai; il vient en gambadant.
Que t'en semble? Est-ce un bon vivant?

PERONNELLE

Certes, Marot, il est très bien,
Et de faire à ton gré il se peine.

MARION

Vois donc les corneurs qu'il amène.

HUART

Où sont-ils ?

GAUTIER

Vois-tu ces valets,
Qui tiennent ces deux grands cornets ?

HUARS

Par le sain Dieu, je les voi bien.

ROBINS

Marote, je sui venus. Tien.
Or di, m'aimes tu de boin cuer ?

MARIONS

Oje voir.

ROBINS

Trés grant merchi, suer,
De chou que tu ne t'en escuses.

MARIONS

Hé ! que sont che la ?

ROBINS

Che sont muses
Que je pris a chelle villette.
Tien, eswar quel belle cosette *.

MARIONS

Robin, par amour, siet te cha,
Et chil compaignon seront la.

ROBINS

Volentiers, douche amie kiere.

MARIONS

Or faisons trestuit belle kiere.
Tien che morsel, biaus amis dous.
Hé ! Gautier, a quoi pensés vous ?

HUART

Par le sein Dieu, je les vois bien.

ROBIN (47)

Marotte, me voici. Tiens.
Mais, dis-moi, m'aimes-tu de bon cœur?

MARION

Oui, sûrement.

ROBIN

Très grant merci, sœur,
De ce que tu ne t'en excuses.

MARION

Hé! qu'est-ce là ?

ROBIN

Ce sont des muses
Que j'ai prises à ce village.
Tiens, regarde le bel objet.

MARION

Robin, par amour, assieds-toi ici,
Et ces compagnons seront là.

ROBIN

Volontiers, douce amie chère (48).

MARION

Maintenant, faisons tous bonne chère.
Tiens ce morceau, beau doux ami.
Hé! Gautier, à quoi pensez-vous?

GAUTIERS

Chertes, je pensoie a Robin,
Car se nous ne fuissons cousin,
Je t'eüsse amée sans faille,
Car tu ies de trop boine taille.
Baudon, eswar quel cors chi a.

ROBINS

Gautier, ostés vo main de la.
Et n'est che mie vostre amie.

GAUTIERS

En ies tu ja en jalousie ?

ROBINS

Oje voir.

MARIONS

Robin, ne te doute.

ROBINS

Encore voi je qu'il te boute !

MARIONS

Gautier, par amour, tenés cois,
Je n'ai cure de vos gabois.
Mais entendons a nostre feste.

GAUTIERS

Je sai trop bien canter de geste *.
Me volés vous oïr canter ?

ROBINS

Oïl.

GAUTIER

Certes, je pensais à Robin,
Et si nous n'étions pas cousins,
Je t'aurais aimée sans faute,
Car tu es de très belle taille.
Baudon, regarde quel beau corps.

ROBIN

Gautier, ôte ta main de là.
Ce n'est pas ton amie.

GAUTIER

En es-tu déjà en jalousie?

ROBIN

Oui, vraiment.

MARION

Robin, n'aie pas peur.

ROBIN

Encore vois-je bien qu'il te pousse!

MARION

Gautier, de grâce, tenez-vous tranquille,
Je n'ai cure de vos plaisanteries.
Soyons plutôt à notre fête.

GAUTIER

Je sais très bien chanter de geste.
Voulez-vous m'entendre chanter?

ROBIN

Oui.

GAUTIERS

Fai mi dont escouter :
Audigier, dist Raimberge, bouse vous di *.

ROBINS

Ho ! Gautier, je n'en vueil plus. Fi !
Dites, serés vous tous jours teus?
Vous cantés c'uns ors menestreus *.

GAUTIERS

En male oure gabe chis sos,
Qui me va blasmant mes biaus mos.
N'est che mie boine canchons ?

ROBINS

Nenil voir.

PERONNELLE

Par amour, faisons
Le treske, et Robins le menra,
S'il veut, et Huars musera,
Et chil doi autre corneront.

MARIONS

Or ostons tost ches coses dont.
Par amour, Robin, or le maine.

ROBINS

Hé ! Dieus ! que tu me fais de paine !

MARIONS

Or fai, dous amis, je t'acole.

ROBINS

Et tu verras passer d'escole,

GAUTIER (49)

Fais-moi donc écouter :
746 *Audigier, dit Raimberge, je vous dis : Bouse.*

ROBIN

Oh! Gautier, je n'en veux plus. Fi!
748 Dis, seras-tu toujours le même?
Tu chantes comme un sale ménestrel.

GAUTIER

750 Mal à propos plaisante ce sot,
Qui me va blâmant mes beaux mots.
752 N'est-ce pas une bonne chanson?

ROBIN

Sûrement non.

PERONNELLE

Je vous en prie, faisons
754 La trêche, et Robin la conduira,
S'il veut bien, et Huart jouera de la musette,
756 Et ces deux autres corneront.

MARION

Enlevons donc vite ces choses (50).
758 Je t'en prie, Robin, conduis-la.

ROBIN (51)

Ah! Dieu! que tu me fais de peine!

MARION

760 Fais, doux ami, et je t'embrasse (52).

ROBIN

Tu me verras conduire en maître,

Pour chou que tu m'as acolé ;
Mais nous arons anchois balé
Entre nous deus, qui bien balons *.

MARIONS

Soit, puis qu'il te plaist, or alons,
Et si tien te main au costé.
Dieus ! Robin, que ch'est bien balé !

ROBINS

Est che bien balé, Marotelle ?

MARIONS

Chertes, tous li cuers me sautelle,
Que je te voi si bien baler.

ROBINS

Or vueil je le treske mener.

MARIONS

Voire, pour Dieu, mes amis dous.

ROBINS

Or sus, biau signour, levés vous,
Si vous tenés, j'irai devant.
Marote, preste mi ten gant,
S'irai de plus grant volenté.

PERONNELLE

Dieus ! Robin, que ch'est bien alé !
Tu dois de tous avoir le los.

ROBINS

Venés après mi, venés le sentelle,
Le sentelle, le sentelle lés le bos.

Parce que tu m'as embrassé ;
Mais avant nous aurons dansé
Ensemble, nous deux qui dansons bien.

MARION

Soit, puisqu'il te plaît, allons donc,
Et tiens ta main à ton côté (53).
Dieu ! Robin, que c'est bien dansé !

ROBIN

Est-ce bien dansé, Marotelle ?

MARION

Certes, tout le cœur me frémit
De te voir si bien danser.

ROBIN

Maintenant, je veux conduire la trêche.

MARION

C'est bien, pour Dieu, mon doux ami.

ROBIN

Allons, beaux seigneurs, levez-vous,
Et tenez-vous, j'irai devant.
Marotte, prête-moi ton gant,
J'en irai avec plus d'ardeur (54).

PERONNELLE

Dieu ! Robin, que c'est bien allé !
Tu dois de tous avoir les louanges.

ROBIN

Venez après moi, venez la sentelle,
La sentelle, la sentelle près du bois.

JEUX DE SCÈNE

---

1. La scène représente une prairie. — Marion, seule, gardant ses moutons, tresse une couronne de fleurs en chantant.

2. Le chevalier, à cheval, ganté, tenant sur son poing un faucon chaperonné, s'avance en chantant, sans voir Marion.

3. S'approchant de Marion.

4. Le chevalier s'éloigne.

5. Dans la coulisse.

6. Seule.

7. Dans la coulisse.

8. Marion s'asseoit sur l'herbe.

9. Robin s'asseoit à côté de Marion.

10. Marion tire de son corsage du fromage, du pain et des pommes, qu'elle tend à Robin.

11. Robin et Marion mangent.

12. Marion se lève. Robin est déjà debout depuis quelques instants.

13. Marion prend sur sa tête la couronne de fleurs (chapelet), qu'elle tressait lorsque le chevalier est arrivé.

14. Robin danse, en variant son pas et ses gestes conformément à chaque demande de Marion.

15. Après une petite course sur la scène, Robin arrive tout essouflé à la maison de ses cousins Gautier et Baudon.

16. Baudon et Gautier quittent la scène. Robin reprend sa course dans la direction des champs où il compte trouver Peronnelle.

17. Robin et Peronnelle quittent la scène.

18. La scène est de nouveau dans la prairie où Marion est restée à garder son troupeau. — Le chevalier revient de la chasse; il n'a plus sur son poing son faucon qui est égaré; quelques oiseaux tués sont attachés à l'arçon de sa selle.

19. Le chevalier en s'éloignant rencontre Robin, qui a trouvé son faucon et le tient maladroitement.

20. Il frappe Robin.

21. Marion accourt vers le chevalier et Robin.

22. Le chevalier emmène Marion.

23. Resté seul.

24. Dans la coulisse.

25. Apercevant Gautier et Baudon.

26. Tous trois se cachent derrière la haie.

27. Marion est restée seule.

28. Robin donne un baiser à Marion.

29. Robin donne un nouveau baiser à Marion.

30. Huart et Peronnelle arrivent.

31. Robin s'asseoit sur une borne ou sur quelque autre siège naturel.

32. Gautier, à genoux devant le saint, rit des grimaces de celui-ci.

33. Gautier prend la place du saint.

34. Huart prend à son tour la place du saint.

35. Tous les personnages forment cercle et étendent la main droite au centre de ce cercle.

36. Gautier lève, puis rabaisse la main. Chaque personnage en comptant fera le même geste.

37. On lève en triomphe Gautier, puis on le place sur un siège.

38. Gautier se place devant le roi, dans une position respectueuse. Chacun des personnages en fera autant à mesure qu'il y sera invité.

39. Robin donne un baiser à Marion.

40. Robin court au loup et disparaît. Après quelques instants il rentre tenant une brebis dans ses bras.

41. Robin passe son bras autour de la taille de Marion.

42. A Huart d'abord, puis à Peronnelle.

43. A Peronnelle, en désignant sa poitrine.

44. Robin s'en va.

45. Marion étend à terre le jupeau de Peronnelle.

46. Chacun vient étaler ses provisions sur les jupeaux.

47. Robin arrive, apportant des victuailles qu'il donne à Marion, et des musettes. Il est accompagné de deux musiciens portant des cornets.

48. Tout le monde s'asseoit autour du manger.

49. Se levant

50. On range ce qui reste des provisions.

51. Robin a voulu embrasser Marion, qui l'a repoussé.

52. Marion embrasse Robin.

53. Robin et Marion dansent au son de la musette de Huart et des cornets.

54. Robin tient de la main droite le gant que Marion vient de lui donner; de sa main gauche il prend la main gauche de Marion, qui a sa main droite dans celle de Gautier. Après Gautier vient Perrette, puis Baudon. La farandole fait deux ou trois fois le tour de la scène, pendant que Huart et les corneurs jouent. Puis elle disparaît, ainsi que les musiciens.

COMMENTAIRE

Vers 3. *Cotelle,* diminutif et ici synonyme de cotte. La cotte était une robe, peu ample, descendant au-dessous du genoux pour les hommes, jusqu'aux pieds pour les femmes.

V. 4. Le mot *escarlate* désigne une sorte de drap fin et non une couleur.

V. 5. La souscanie était une robe longue, ajustée à la poitrine et très élégante, au dire de Guillaume de Lorris, un connaisseur, qui en apprécie ainsi les avantages dans son *Roman de la Rose* (écrit vers 1230).

> Mout *a* fu bien vestue Franchise,
> Car nule robe n'est si bele
> Que sourcanie a demoisele.
> Femme est plus cointe *b* et plus mignote *c*
> En sourcanie que en cote (v. 1222-1226 de l'éd. Méon).

Dans une pastourelle (K. Bartsch, *Altfranzœsische*

a. Très. — *b*. élégante. — *c*. gracieuse.

Romanzen und Pastourellen, II, 19, v. 47-48) le chevalier promet à la bergère « atache et corroie, cotte et sosquenie ».

Plus tard la souscanie deviendra la souquenille, « un sarrau de toile que les pâtres mettaient par dessus leurs habits » (Quicherat, *Histoire du Costume en France*, p. 326).

V. 6. Ce vers est un « dorenlot » ou refrain, auquel il ne faut pas chercher de sens.

V. 8. Cette chanson, très populaire, se rencontre dans plusieurs compositions vraisemblablement antérieures au *Jeu de Robin et Marion*. Les deux premiers vers sont chantés par la bergère dans une pastourelle de Perrin d'Angicourt, sûrement plus ancienne que la pièce d'Adam (Bartsch, ouvrage cité, p. 295), et dans une autre pastourelle anonyme (*Ibid.*, p. 197). Les huit vers, à quelques variantes près, forment la seconde partie d'un motet anonyme du XIIIe siècle (publié par de Coussemaker, *Œuvres complètes du trouvère Adam de la Halle*, p. 423 ; et par G. Raynaud, *Recueil de motets français des* XIIe *et* XIIIe *siècles*, t. I, p. 227). Les variantes portent sur les vers 3 à 5, qui sont, dans le motet :

Robin m'achata corroie
Et aumosniere de soie :
Pour quoi donc ne l'ameroie ?

Sur la persistance de cette chanson après le XIIIe siècle, voyez ci-dessus, page 29.

V. 10. Dans les chartes artésiennes, le nom *Marote* est considéré comme un synonyme de *Maroie* (en français *Marie*). Ainsi la même personne est appelée, dans un

acte de donation de 1310, Marote Loucharde, et dans un autre acte de 1316, Maroie Loucharde (*Cartulaire de l'Hôpital S. Jean en l'Estrée d'Arras*, p. 46 et 51). Le régime de Marote était *Marotain.*

V. 12 E non *a* Dieu! Robins enmaine
Bele Mariete (Bartsch, p. 221).

V. 17. Le chevalier pose la même question à la bergère dans différentes pastourelles :

Si *b* li demandai en riant :
Bele, pour c' *c* aleis disant :
Tirelire un don,
Robeson?... (Bartsch, p. 165).
Mout doucement li demandai
Pour coi elle chantoit ainsi... (*Ibid.*, p. 170).
Pour coi dis a vois serie
En ta chansonette... (*Ibid.*, p. 174).

V. 24. Le couteau figure souvent parmi les instruments et même parmi les ornements des bergers et des bergères (Bartsch, p. 136; G. Raynaud, I, p. 219, etc.).

V. 34. Le mot *ane*, signifiant *cane*, *canard*, a disparu de la langue française et ne s'est conservé que dans le composé *bédâne* (ou *bec d'âne*). Marion, comme bien des étymologistes modernes, confond *ane* (latin *anas*) avec *asne* (latin *asinus*). Déjà l'*s* de *asne*, qu'on remplacera beaucoup plus tard par un accent circonflexe, ne se prononçait plus.

a. Au nom de. — *b*. Alors. — *c*. quoi.

V. 42. *Quaresme*, qui rime ici avec *Emme*, rime dans le *Jeu de la Feuillée* avec *femme* (v. 285, 286).

V. 43. *Emme* est un nom que l'on rencontre souvent dans les chartes de l'Artois. Le cas régime est *Emmain.*

V. 51. Le faucon était « chaperonné », c'est-à-dire portait une coiffe de cuir qui l'empêchait de voir clair, et qu'on ne lui enlevait qu'au moment de le lâcher.

V. 54. Mot à mot : En lui il y a beaucoup plus de plaisir.

V. 56 Et Robins de sa musete
Devant li musoit... (Bartsch, p. 112).
Et Robins de sa musete
S'aloit desduisant *a*... (*Ibid.*, p. 260).

V. 82. Si le refrain qui suit était d'Adam, il est probable que le chevalier, au lieu de s'appeler Aubert, aurait un nom rimant avec Robin.

V. 91. Ce refrain est à peu près celui d'une pastourelle anonyme :

En non Deu, j'ai bel ami
Cointe *b* et joli, *c*
Tant *d* soie je brunete. (Bartsch, p. 108).

Dans une autre pastourelle, la bergère chante aussi :

J'ai ami cointe et joli. (*Ibid.,* p. 127).

Dans un motet :

Ele dist : « Aymi !
Sire, j'ai ami

a. divertissant. — *b*. Élégant. — *c*. gai. — *d*. Bien que.

Bel et joli
A mon talent *a*,
Robin, pour qui refuser
Voell toute autre gent... (G. Raynaud, I, 221).

V. 96. Le refrain d'une pastourelle est :

Va liduriau liduriau lairele. (Bartsch, p. 243).

Dans un motet :

Sadera liduriau dureles,
Sadera liduré. (G. Raynaud, I, p. 161).

V. 98. Ces deux vers semblent être le début d'une pastourelle aujourd'hui perdue. La rime *bois : rois* n'est pas artésienne. Voyez le derniers vers du jeu.

V. 101. Le nom *Robechon* ou *Robichon* se rencontre dans de nombreuses pastourelles picardes. C'est un diminutif picard de Robin, comme Perrichon en est un de Pierre, Baudechon de Baude.

V. 117. Le *jupel* était une casaque serrée à la taille, commune aux deux sexes, et que portaient surtout les gens de la campagne.

V. 119. Telle est l'orthographe de ce mot dans les textes artésiens, par exemple dans les comptes de l'hôpital de Hesdin, où il se représente souvent (*Cartulaire de l'hôpital S. Jean de l'Estrée d'Arras*, p. 124 et suiv.) et dans un des manuscrits de ce jeu. On trouvera plus loin la rime *pumes : plumes* (v. 387, 388) et aussi dans le *Jeu de la Feuillée* (v. 1040-1041).

a. souhait.

V. 127. Les moufles étaient et sont encore les gants des paysans. Marion a pris les gants du chevalier pour des moufles, et son faucon pour un milan.

V. 128. L'expression *c'uns* pour *comme uns* se retrouve plus loin (v. 749) et dans ce vers du *Jeu de la Feuillée :*

Qui grate et resproc c'uns cas. (v. 315).

V. 140. Une pastourelle a pour refrain :

Je servirai Marion a genous,
Car je sui ses amis dous. (Bartsch, p. 154).

V. 147. Les poches attachées aux vêtements n'étant pas encore en usage, le corsage en tenait souvent lieu, à défaut de panetière ou d'aumônière.

V. 157. Comme déjà au temps de Philémon et Baucis, le porc fumé était suspendu au plafond ou aux chevrons de la toiture.

V. 161. Il ne faut pas confondre la *choule* des Picards avec la *soule* des Bretons, bien que l'origine des deux noms et des deux jeux puisse être la même. La *choule* était une petite boule qu'on lançait à coups de maillet, comme au croquet. De là cette expression du *Jeu de la Feuillée :*

Il me bat tant, chis grans ribaus,
Que devenus sui uns choulés. (v. 540, 541).

Ce jeu favori des vilains au moyen âge dans le nord de la France n'a pas complètement disparu. M. E. Zola a raconté une partie épique de « cholette » dans *Germinal* (p. 310 et suiv.). Les mots *choulet* (petite boule de bois), *chouler* (frapper la boule avec le maillet et par extension

fouler aux pieds) sont encore usités dans le patois de Lille.

V. 179. Ce refrain est, sauf de légères variantes, celui d'une pastourelle :

Bargeronette,
Trés douce compaignette,
Donneiz moi vostre chaipelet *a*,
Donneiz moi vostre chaipelet. (Bartsch, p. 146).

V. 180. La rime *mete* : *amourete* n'est pas picarde. Le subjonctif de *metre* en picard est *meche*, qui rime dans le *Jeu de la Feuillée* avec *coureche* (se courrouce) et avec *rikeche* (v. 377, 378 et v. 657, 658).

V. 225. Un mouvement de tête que Robin devait faire pendant ces pas est ainsi indiqué dans une pastourelle :

Perrins mout s'i desroie *b*,
Qui cote ot nueve de burel,
A roie *c* de brunete *d*,
Notant *e* a la musete
Aloit torniant ses caviaus.
Civalala duri duriaus
Civalala durete. (Bartsch, p. 180).

Les clercs sont souvent représentés dans les miniatures des manuscrits avec le devant de la couronne formée par la tonsure presque ras, tandis que par derrière les cheveux sont longs. Les vers que chante ici Robin proviennent-ils d'une chanson accompagnant à

a. couronne. — *b*. démène. — *c*. bande. — *d*. étoffe fine, de couleur brune. — *e*. Jouant.

l'origine une danse exécutée ou censément exécutée par un clerc ? Ou signifient-ils simplement que les cheveux de Robin, en « torniant », lui tombent plus bas par derrière que par devant ? En tout cas la calvitie n'a rien à voir ici.

V. 226. Dans une pastourelle une trêche de bergers est ainsi décrite :

A treschoier se sont pris :
Godefrois mout se desroie *a*,
Saut *b* et tresche et maine bel *c*
Le tresche entour un oumel *d*,
Ou plus ot de gent assis.
Tout devant s'en aloit Guis,
Notant *e* de la lupinelle *f*.
Do do do do do do do do do do
Do do do do do do do do do dodelle (Bartsch, p. 260).

Dans une autre pastourelle, c'est la bergère qui, tenant son ami par la main, conduit la trêche (*Ibid.,* p. 179).

V. 228. Les houseaux étaient de larges bottes. Dans la dernière pastourelle que je viens de citer, les bergers

S'en vont espringant *g* en hosiaus. (Bartsch, p. 179).

La seconde partie d'un motet commence ainsi :

Lés *h* un bosket
Vi Robechon.
Mout *i* y ot
Joli vallet.

a. démène. — *b*. Saute. — *c*. bien. — *d*. orme. — *e*. Jouant. — *f*. chalumeau. — *g*. dansant. — *h*. Près. — *i*. Très.

Houziaus ot
Oins *a* et chapiau vert, sourcot
Griset *b*
Et chaperon... (G. Raynaud, I, p. 219).

V. 232. Le bourdon était le chalumeau au son grave de la muse. Dans une pastourelle de Guilebert de Berneville, il est aussi question de « la muse au grand bourdon » (Bartsch, p. 269); et dans une autre, de « la muse au grant challemel » (*Ibid.*, p. 147). Toutes ces expressions sont synonymes.

V. 238. Dans différentes pastourelles la bergère s'appelle Peronnelle (Bartsch, pp. 103, 221, 268, 291).

V. 255. Le mot *menestrel* a toujours un sens injurieux dans les écrits d'Adam. Voyez plus loin, vers 749. Il en est de même dans le *Jeu de Saint Nicolas* de Jean Bodel.

V. 296. Les faucons en chasse avaient un petit grelot attaché au tarse, pour qu'il fût plus facile de les retrouver lorsqu'ils s'étaient éloignés du chasseur.

V. 320. Le refrain n'est pas d'Adam, qui n'aurait pas prêté à Robin un flageolet d'argent. Il arrive souvent dans les pastourelles et dans les motets que Robin est représenté jouant du flageolet. Voyez Bartsch, p. 219; G. Raynaud, pp. 219, 230, etc.

V. 330. Ce vers se trouve déjà textuellement dans le *Jeu de Saint Nicolas*, de Jean Bodel (p. 189 de l'édition Monmerqué et Michel). On trouvera signalées plus loin (vers 452, 473) d'autres réminiscences de la même pièce. On en trouverait également dans le *Jeu de la Feuillée*.

a. Graissés. — *b*. Gris

Adam savait par cœur la pièce de son compatriote, sans doute pour l'avoir jouée.

V. 351. Dans plusieurs pastourelles le chevalier emporte ou essaye d'emporter sur son cheval la bergère (Bartsch, pp. 103, 119, 270).

V. 357. Le surcot était une longue robe qui se mettait par dessus la cotte.

V. 360. Dans une pastourelle d'Eustache de Fontaine, c'est la bergère, sur le cheval du chevalier, qui chante ce même refrain (Bartsch, p. 270).

V. 362 Je voi bien tout perdu ai,
Elle m'a traï... (Bartsch, p. 115).
V. 383 Ne vous faites si fiere... (Bartsch, p. 114).
Ne soiez vers moi si fiere... (P. Meyer, *Recueil d'anciens textes*, p. 379).

Ne soies vers mi sauvage,
Jel te pri.
Fai men bon [a], ten preu [b] feras,
Rike loier [c] averas,
Chele viés robe osteras,
S'affuble chest vair mantel...

Ici Marion répond comme dans le Jeu :

Ele dit : Vassal, n'ai cure
De gaber [d],
J'aim mout mieus me cape bure [e]
A affubler,
S'aie [f] Robin men ami,

a. plaisir. — *b*. profit. — *c*. récompense. — *d*. plaisanter. — *e*. manteau de bure. — *f*. Pourvu que j'aie.

Qu'eüssiés vos bons de mi.
Par cose que voie ichi
Oan *a* Robin ne lairai.
Soie *b* sui, soie serai,
Et loiaument l'amerai. (Bartsch, p. 239).

V. 407. Les écrivains du moyen âge juxtaposent souvent les deux verbes *acoler* et *baiser*, sans faire marquer à chacun d'eux un degré différent de privauté. Ici la distinction entre l'*accolade* et le *baiser* est catégoriquement indiquée dans les vers 404 à 407, et plus loin, aux vers 545 et suivants.

V. 433. La *chevrette* était une musette. Le rapprochement des vers 433 et 637 prouve que Adam considérait ces deux mots comme synonymes ou à peu près.

V. 442. Ce jeu n'était pas spécialement champêtre; le synode de Worcester en 1240 l'interdit aux clercs : *nec sustineant fieri ludos de rege et regina;* et Jean de Condé l'a pris pour cadre de son fableau *Le sentier battu*, dont la scène se passe dans une assemblée aristocratique. Dans le poème de Jean de Condé (commencement du XIVe siècle), le jeu est dit *du Roi qui ne ment;* une reine est nommée, qui doit avec esprit et finesse poser des questions. Elle fait le tour du cercle, amusant la société par les questions piquantes qu'elle adresse à chacun, et les réponses qu'elle provoque. Ensuite, chacune des personnes présentes lui fait à son tour une demande, et se venge, s'il y a lieu, de ses plaisanteries. M. Bédier s'est mépris quand il a signalé (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1890) le même jeu dans une pastourelle ; le roi

a. Cette année, de sitôt. — *b*. sienne.

que les bergers élisent « à la follie à Dammartin », n'est qu'un président qui doit diriger leur fête et y maintenir l'ordre.

V. 444. Lorsque le commencement de l'année fut fixé au 1er janvier, on retarda d'une semaine l'époque des étrennes, qui se donnaient auparavant à la veillée du 24 au 25 décembre; mais on continua sous un autre nom, à faire des présents à Noël.

V. 445. Les deux manuscrits picards du Jeu de Robin et Marion donnent S. Coisne ; le manuscrit français, S. Cosme. Rabelais mentionne également parmi les jeux auxquels se divertit le jeune Gargantua, celui de « Sainct Cosme, je te viens adorer ».

V. 447. L'idée est celle-ci : Ne riez pas, et vous ne prendrez pas la place du saint, et vous ne serez pas « conkiée ». Voyez les vers suivants.

V. 452. Ce vers se trouve déjà deux fois dans le *Jeu de Saint Nicolas* de Jean Bodel (pp. 185 et 186 de l'édition Monmerqué et Michel), la seconde fois avec le même sens figuré qu'il a ici. *En avoir,* en termes de jeu, signifie *gagner*, et *le devoir* signifie *perdre*. Voyez vers 457, 459, 468, 470.

V. 455. Évidemment, on présentait au saint quelque objet ridicule. Le saint de son côté recevait l'offrande en faisant des grimaces, par lesquelles il essayait de faire rire celui qui offrait.

V. 457. Voyez la note du vers 452.

V. 473. Comparez à ce vers celui-ci du *Jeu de Saint Nicolas* de Jean Bodel :

> Qu'est chou, Cliquet? Est chou bataille?

V. 508. Abréviation, encore très usitée dans les jeux

d'enfants, de *en premier*. Les nombres suivants ne sont de même que des abréviations de *deuxième, troisième,* etc.

V. 531. Ce mot flamand n'est pas rare dans les poèmes artésiens; on le trouve notamment dans le *Jeu de Saint Nicolas* de Jean Bodel (p. 181 de l'éd. Monmerqué et Michel).

V. 598. Cet incident se présente souvent dans les pastourelles (Bartsch, pp. 112, 118, 122, 127).

V. 616. Ce vers est évidemment une plaisanterie.

V. 698. Entre ce vers et le suivant se trouve dans toutes les éditions antérieures une grossière interpolation de 70 vers. Voyez ci-dessus, p. 111.

V. 723. Ici, seconde interpolation de dix-huit vers, que j'ai supprimés.

V. 743. Les poèmes épiques, au moyen âge, étaient appelés *Chansons de geste.*

V. 746. Ce vers est un des moins stercoraires d'un poème héroï-comique, qui nous est parvenu. Le héros, Audigier, était populaire, surtout dans le nord de la France, où il a même donné son nom à un genre spécial de poésie. La notation musicale de ce vers a ce grand intérêt d'être aujourd'hui tout ce qui nous reste de la mélopée des Chansons de geste.

V. 749. Sur l'expression *c'uns*, voyez la note du vers 128; sur le sens du mot *menestreus*, voyez la note du vers 255.

V. 764 Qui lors les veïst joie demener,
Robin debruisier [a] et Marot baler (Bartsch, p. 242).

a. se déhancher.

MARION (vers 1-8).

Ro_bin m'ai_me, Ro_bin m'a; Ro_bin
m'a De_man - dée et il m'au - ra. Ro_bin
m'a_che - ta cot - tel - le D'é_car - la - te
bonne et bel_le, Souque - nille et cein_tu - rel_le.
A leur i va. Ro_bin m'aime, Ro_bin m'a;
Ro_bin m'a De_man - dée et il m'au ra.

LE CHEVALIER (vers 9-10)

Du tour_noi na - guè_re re - ve - nant gaî_ment
Je trou_vai Ma - rot_te seu_lette, au corps gent.

MARION (vers 11-12)

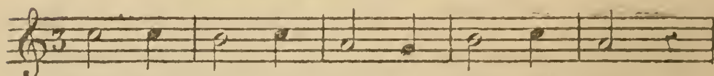
Ah! Robin, si tu m'aimes, De grâce, emmè_ne-moi

LE CHEVALIER (vers 18-19)



Ah! Robin, si tu m'aimes, De grâce, emmè-ne-moi.

MARION (vers 83-84)



Vous per- dez vos pei - nes, sire Au - bert;



Je n'ai - me - rai au - tre que___ Ro - bert.

MARION (vers 90-91)



Ber - ge - ret - te je suis, mais j'ai



A - mi beau char - mant et gai.

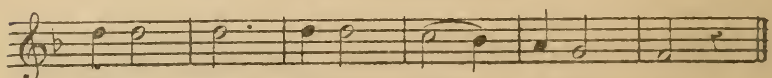
MARION (vers 95-96)



Trai - - ri de-lu - riau de-lu



- riau de-lu - rel - le, Trai - - ri



de-lu - riau de-lu - riau de-lu - rot

LE CHEVALIER (vers 97-100)

Ce ma - tin che - vau - chant —

A la li - siè - re d'un bois, Trou -

- vai gen - til' ber - gè - re, si — bel -

- le ne — vit — rois. Hé! trai - - ri

de-lu - riau de-lu - riau de-lu - rel - le Trai -

- - ri de-lu - riau de-lu - riau de-lu - rot

MARION (vers 101-107)

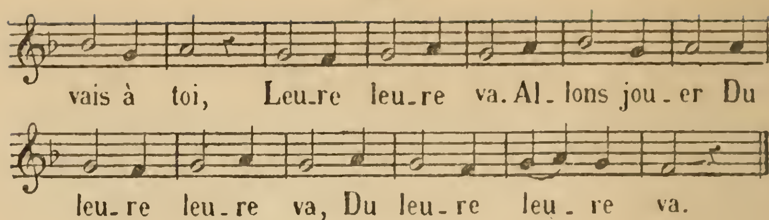
Ah! Ro - bi - chon, Leu-re leu-re va. Viens

près de moi, Leu-re leu-re va, Al - lons jou - er Du

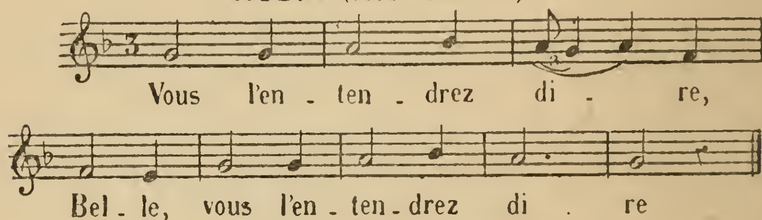
leu - re leu - re va, Du leu - re leu - re va.

ROBIN (vers 108-114)

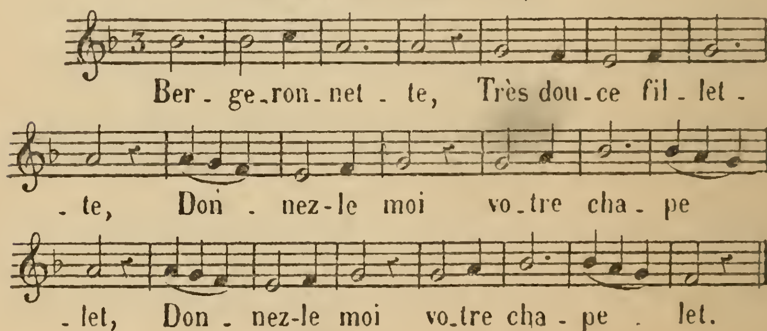
Ah! Ma - ri - on, Leu-re leu - re va. Je



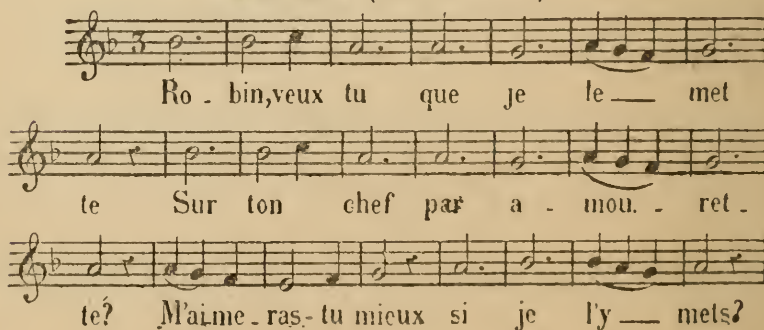
ROBIN (vers 164-165)

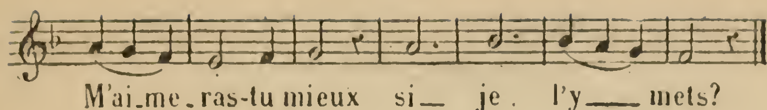


ROBIN (vers 176-179)



MARION (vers 180-183)

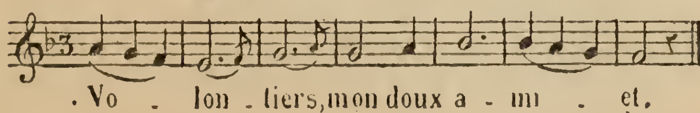




ROBIN (vers 184-190)

Oui, vous se_rez mon a_mi_-
-et_te, Et vous au_rez ma cein_
_tu_-_ret_te, Mon au mo_
_niè_re et mon a_-_graf'. Ber_ge_ron_
_net_te, Très dou_ce fil_let_te, Don_
_nez-le moi vo_tre cha_pe_let,
Don_nez-le moi vo_tre cha_pe_let..

MARION (vers 191)



MARION (vers 196-197)

Ro - bin, par l'â - me à ton pè - re,

Sais - tu bien — al - ler —— du pied?

ROBIN (vers 198-201)

Oui, oui, par l'âme à ma mè - re, Re - gar-

- de —— comme il —— me sied, A - vant et - ar-

- riè - re, Bel - le, a - vant et ar - riè - - re.

MARION (vers 202-203)

Ro - bin, par l'â-me à ton pè - re,

De la tê - te fais —— le tour.

ROBIN (vers 204-207)

Ma-rot, par l'âme à ma mè - re, J'en vien.

.drai__fort bien___ à bout. Est-ce la ma_

_niè _ re, Bel _ le, est - ce . la ma _ niè _ re?

MARION (vers 208-209)

Ro _ bin, par l'â _ me à ton pè _ re,

Fais - nous donc le tour___ des bras.

ROBIN (vers 210 - 213)

Ma_rot, par l'â_me à ma mè _ re, Tout ain_

_ si___ que tu___ voudras. Est - ce la ma.

_nie _ re, Bel_le, est-ce la ma _ niè _ re?

MARION (vers 214-215)

Ro _ bin, par l'à _ me à ton pè _ re,

Sais - tu fai _ re - le___ tou _ ret?

ROBIN (vers 216-219)

Oui, oui, par l'â_me à ma mè_re, Me trou_ _ves-tu beau__va_let? De_vant et der_ _riè_re, Bel_le, de_vant et der_riè_re?.

MARION (vers 220-221)

Ro_bin, par l'â_me à_ton pè_re, Sais-tu dan_ser aux__soi_rées?

ROBIN (vers 222-225)

Oui, oui, par l'â_me à ma mè_re, Mais j'ai bien_moins de__cheveux De_vant que der_riè_re, Bel_le, de_vant que__der_riè_re

MARION (vers 319-320)



J'entends Ro - bin fla - geo - ler au



fla - geol d'ar - gent, Au fla - geol d'ar - gent.

GAUTIER (vers 358-360)

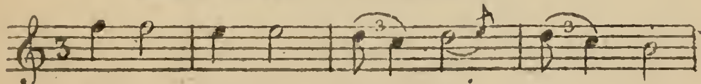


Hé! ré - veil - le - toi, Ro - bin, Car on emmè -



- ne Ma rot, Car on emmè - ne — Ma rot.

MARION (vers 438-439)



En pa - reil - le com - pa - gni - e



On doit bien joi - e — me - ner.

ROBIN (vers 675-680)



En - co - re j'ai un pâ - té, Qui n'est pas de



pau - vre - té, Que nous man - ge - rons, Ma - rot - te,



Bec à bec et moi et vous. I - ci m'at-ten-



- dez, Ma - rot- te, J'y viendrai par- ler à vous.

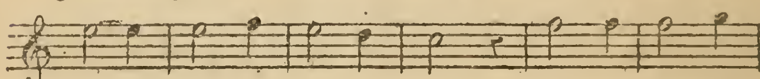
ROBIN (vers 683-688)



Que j'ai en - co - re un chapon, Qui a gros et



gras croupion, Que nous mange - rons Ma - rot- te,

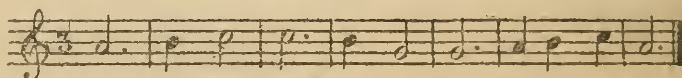


Bec à bec ét moi et vous. I - ci m'at-ten -



-dez, Ma-rot- te, J'y viendrai par- ler à vous.

GAUTIER (vers 746)

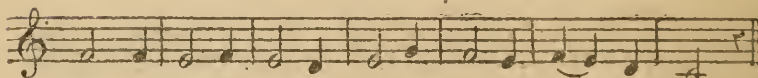


Au - di-gier, dit Raimber- ge, je vous dis: Bouse

ROBIN (vers 779 - 780)



Venez a près moi, ve - nez la sen-



-tel - le, la sen-tel - le, la sen-tel -le près du bois.

TABLE DES MATIÈRES

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

